

EUROPE ACTION

N° 27 - MARS 1965 - 2 F

LA
CROISADE
DE
L'ABSURDITÉ

page 13

REUNIONS D'EUROPE ACTION.

En mars **Dominique Venner** tiendra une nouvelle série de réunions en provinces. Elles sont destinées à faire connaître le Nationalisme, à alerter l'opinion contre la politique d'aide aux sous-développés, à mettre sur pied les **Comités d'Europe Action** véritable organisation militante de l'Opposition Nationale.

Les Comités de soutien d'Europe Action ne constituent pas un parti. Tous ceux qui refusent le progressisme et comprennent la nécessité d'une puissante organisation militante de l'Opposition Nationale les rejoignent. On peut être membre des **Comités d'Europe Action** tout en restant membre du mouvement national auquel on appartient déjà. Dans l'action chacun oublie les divergences superficielles et prend conscience d'une réelle unité. C'est le but du « tour de France » des orateurs d'Europe Action qui, après avoir parlé dans l'Ouest, en Provence, dans le Sud-Ouest prendront la parole en mars :

Le lundi 15 à **Dijon**.

Le mardi 16 à **Roanne**.

Le mercredi 17 à **Saint-Etienne**.

Le jeudi 18 à **Grenoble**.

Le vendredi 19 à **Lyon**.

A TRAVERS L'EDITION.

Jean Mabire vient de publier aux Editions de l'Esprit Nouveau un livre consacré à *Jean-Louis Tixier-Vignancour*, intitulé « *Histoire d'un Français* ». Il signera cet ouvrage le jeudi 11 mars à la *Librairie de l'Amitié*, 32, rue Cassette, Paris-6^e.

M. Georges Bidault publiera prochainement un livre de mémoires dans lequel il définira ses conceptions : « *D'une résistance à l'autre* ».

On se souvient du succès remporté par « *Les Volontaires* » de *Saint-Loup*. Le grand romancier vient d'en publier la suite sous le titre « *Les Hérétiques* ». Ce livre retrace l'histoire de la Brigade d'Assaut SS formée de Volontaires Français qui défendirent Berlin en 1945 contre l'invasion soviétique. Nous rendrons compte de cet ouvrage exceptionnel dans notre prochain numéro. On peut dès maintenant le commander à la *Librairie de l'Amitié*.

— Le dernier livre d'*André Figueras* vient d'être saisi et son auteur inculpé d'excitation au meurtre et d'apologie du meurtre par le juge Simon. Le diffuseur du « Général mourra », le local *Club National des Lecteurs*, a été perquisitionné, ainsi que le domicile de sa directrice, *Madame Coston*.

La II^e Chambre de la Cour d'Appel de

CARNET DE L'OPPOSITION

MANIFESTATIONS.

Les admirateurs de *Drieu la Rochelle*, se retrouveront pour le 20^e anniversaire de sa disparition à la *Librairie de l'Amitié* (32, rue Cassette, Paris-6^e) le jeudi 11 mars, autour de *Jean Mabire* qui signera son livre « *Drieu parmi nous* ».

— Plusieurs manifestations du souvenir ont eu lieu, dans toute la France, à la mémoire de *Robert Brasillach* et des victimes nationalistes du 6 février 1934. Le recteur de St-Louis des Français, à Lisbonne, sur injonction de l'ambassadeur de France au Portugal, a refusé que cette cérémonie ait lieu dans sa Métropole.

— Pour le deuxième anniversaire de l'assassinat du *Colonel Bastien-Thiry*, une messe de requiem sera dite dans l'intimité le 11 mars 1965 à 19 h. 35, en l'église St-Etienne du Mont.

Le pèlerinage de l'Amnistie, organisé par le Professeur *La Hargue*, malgré l'obstruction systématique du haut clergé parisien et contre les avis initiaux du *Colonel Rémy*, a eu lieu le dimanche 28 février 1965 au Sacré Cœur. Une foule importante y participait, évalué à plus de 12.000 personnes.

— Le 19 février, dans un grand restaurant de la Place de la Nation, les *anciens Déportés et Internés* de Saint-Maurice l'Ardoise, auxquels s'étaient joints des anciens de la Santé, de Rouen, de Toul, etc... se sont réunis sous la présidence de Jean Dides, en présence du Professeur *La Hargue*, Président National du S.P. E.S., et de *Victor Barthélémy*, l'un de ses plus précieux et de ses plus anciens collaborateurs. Plus de 150 victimes des prisons gaullistes participaient à cette soirée.

Paris vient de déclarer irrecevables les poursuites intentées contre *M^e Isorni* pour diffamation envers *Giscard d'Estaing*. On sait que ce dernier avait été nommément mis en cause comme étant l'un des informateurs du *Général Salan* au sein du Conseil des Ministres, par Jacques Isorni lorsque l'éminent avocat assurait la défense de *Jacques Prévost*, impliqué dans l'attentat du Petit-Clamart. *Roland Laudenbach*, directeur des Editions de la *Table Ronde*, annonce la prochaine parution du compte-rendu sténographique du procès, sous le titre « *De Gaulle contre Isorni* », les droits d'auteur étant versés au S.P.E.S.

— A la *Librairie de l'Amitié*, le 18 février, Déodat Puy-Montbrun signait son livre, « *Les Chemins sans croix* », histoire des Commandos Mixtes Aéroportés en Indochine.

REUNIONS.

— Le « *Centre d'Informations politiques et économiques* », animé par *M. Beau de Loménie*, *Ecrivain* et *Julien Coudy*, Professeur de Faculté libre, a donné et donnera tous les jeudis à 12 h., une série de conférences suivies de discussion, 175 boulevard Saint-Germain-6^e.

— Le 23 février, le *Comité Régional Parisien T.V.* et le *Secrétariat de Jean-Marie Le Pen* ont invité tous les patriotes à voter lors des élections municipales du mois de mars, pour les candidats de large union nationale qu'ils présentent dans les divers arrondissements parisiens.

M^e Jean-Louis Tixier-Vignancour parlera au mois de mars dans plusieurs villes afin de faire connaître ses positions de candidat de l'Opposition Nationale à la présidence de la République. Ce seront, une fois encore des milliers d'auditeurs qui répondront à son appel :

Le 6 à **Angers**, salle des expositions, à 21 heures.

Le 11 à **Paris**, salle de la Mutualité, à 21 heures afin de présenter ses candidats aux élections municipales de Paris.

Le 26 en **Avignon** au Grand Palais de la Foire à 21 heures.

Le 27 à **Aix-en-Provence**, au Marché Couvert à 21 heures.

Tous nos amis sont invités à participer activement à ces réunions.

DANS LA PRESSE.

Le *Charivari* s'est transformé. Il paraît désormais deux fois par mois sur 16 pages. Il est vendu 0,80 F. On peut le trouver dans tous les kiosques. Souhaitons à notre confrère et à son animateur *Noël Jacquemart*, les plus grands succès.

La *Fédération des Etudiants Réfugiés* a publié un nouveau numéro de son journal « *Faire Face* » (79, rue Sainte, Marseille). Notre sympathique confrère est remarquablement présenté et rédigé.

— A l'occasion de sa grande semaine d'action, la *Fédération des Etudiants Nationalistes* a fait tirer à 40.000 exemplaires un numéro spécial des « *Cahiers Universitaires* », fort bien présenté, où elle rappelle ses objectifs et les principaux points de son programme : liberté pour les étudiants, crédits pour l'Université, volonté de réaliser une Europe Unie, nécessaire unité de l'Opposition Nationale.

— Dans « *Fraternité Française* » du 10-2, *René Guyomard*, Secrétaire Général du *Centre d'Etudes Nationales* fait le point sur les prochaines élections municipales et insiste sur la nécessité présente, pour tous les nationaux conscients de leurs responsabilités, de participer à ces élections.

— Les numéros 12 et 13 de la revue « *Découvertes* » animée au Portugal par *Jean Haupt*, viennent de paraître et publient des études particulièrement remarquées sur quelques sujets d'une brûlante actualité : « *Information et déformation* » (des devoirs du journaliste) ; « *L'Axe Paris-Moscou-Pékin* » (la politique extérieure de De Gaulle) ; « *Présence de Brasillach* » ; « *L'Italie à l'heure de la démocratie chrétienne* » ; « *L'avenir politique de l'Italie* » ; « *la conspiration contre le Portugal* ». Adresse de la revue : *Jean Haupt* — Rua Artilharia Um, 48, 1^o — Dto — Lisbonne — En vente à la *Librairie de l'Amitié* — Le N^o : 2,50 F.

— « *Centre-Est-Informations* » mensuel d'informations politiques régionales dirigé par *M. Soulard-Charmont*, rend compte de l'importante réunion de *M^e Tixier-Vignancour* à Dijon et publie d'intéressants échos sur les prochaines élections municipales — 24, rue Chanoine, Bordet-Dijon (C.-d'Or).

Cher lecteur,

AU moment où nous bouclons ce numéro, certains veulent accréditer des tensions qui se manifesteraient dans l'Opposition Nationale. Ceux qui le font sous les apparences de la bonne mine nous paraissent jouer un jeu curieux. Si des critiques étaient à formuler, seuls les militants, ceux qui ont toujours tout donné et jamais rien reçu, en auraient le droit. Les actuels moralisateurs doivent bien se convaincre qu'ils seraient les premiers à ne pas trouver grâce devant eux. Les militants se taisent car la priorité est à l'action et à l'unité. Que ceux qui veulent régler leur compte choisissent un autre terrain, celui-là ne leur appartient pas.

CE mois de février nous a cependant apporté plusieurs satisfactions. C'est tout d'abord la parfaite réussite de notre tournée de propagande dans les villes du Sud-Ouest. Ensuite, comment ne pas nous réjouir quand un événement salué de la faveur populaire vient frapper en pleine figure les prédicateurs de confusion. L'exaspération de bien-pensants devant l'exploit de Bonatti « conquérant de l'inutile » nous transporte d'allégresse et leur courroux contre « Gold-fniger » nous ravit. Ils savent bien, eux, que le succès de James Bond n'est pas seulement dû à ses costumes impeccables, à ses gadgets ou à ses succès féminins, mais à sa totale absence de complexes. James Bond c'est l'anti-névrose. Il vit, il se bat, il s'en trouve bien. Il affronte l'adversaire sans mauvaise conscience, c'est sa raison d'être. Le reste lui est donné de surcroît. « Infantile » disent nos esprits supérieurs. Et après ? il y a plus de raison chez un enfant que dans des cerveaux adultes qu'ils ont enchaînés — c'est bien ce qui les gêne.

D. V.

LE COLONEL PRÉFÈRE SON ÉMINENCE

LES conditions dans lesquelles s'est déroulé le récent pèlerinage pour l'Amnistie entraînent trop de réflexions pour que nous ne nous y arrêtions quelque peu.

L'archevêché avait tout prévu. Les chapelains de la basilique du Sacré-Cœur où fut célébrée la messe pour l'Amnistie reçurent des ordres écrits dont un Préfet de Police eût été fier. Le « *Courrier de Paul Dehème* » du 1^{er} mars les cite textuellement : « *En ce qui concerne la cérémonie, l'Evangile sera dit très vite par M. Kolwaski (« très vite » figure dans le texte). Après une allocution lue par le même prêtre et le Credo, les communicateurs vont à leur tabernacle au Sanctus et distribuent « immédiatement » après la consécration. « Aller très vite ». Le célébrant ne donne pas la communion et ne présente même pas l'hostie aux fidèles. Bénédiction, avis de sortie. La messe commencée à 10 heures doit être terminée à 10 h. 35 ». Elle le fut à 10 h. 27. Exemple.*

« *En ce qui concerne le chant et l'orgue (...) : A n'importe quel moment de la messe que ce soit, au signal de trois coups brefs, l'orgue se déchaînera tous jeux réunis (cela évidemment pour couvrir le bruit d'un perturbateur)... »*

Le soir même, le Professeur La Hargue, président du S.P.E.S. décrivait la souffrance de tous les participants : « *à laquelle aucune parole attendue n'a fait écho, la précipitation pénible de la messe, la coupure, tragiquement sensible à tous, entre les prêtres officiant selon certains ordres, et la ferveur recueillie des fidèles ».*

On se souvient qu'à l'origine ce pèlerinage pour l'Amnistie avait été prévu en la cathédrale de Paris. Mais, dans un communiqué publié le 11 février, le Cardinal Feltin déclarait publiquement : « *Dès le 11 janvier, sollicité par l'organisateur, j'avais refusé la cathédrale de Paris pour cette manifestation que je juge inopportune et inefficace. La basilique ne sera donc pas ouverte pour un tel rassemblement.*

Jean La Hargue, mis en cause, répliquait le jour même : « *J'ai à dire publiquement à Son Eminence que j'aurais trouvé normal que le pouvoir trouvât « inopportune » et à coup sûr « inefficace » une prière pour l'Amnistie. Mais sous la plume de Son Eminence, un tel langage m'est absolument incompréhensible... »* Et M. La Hargue rapporte les termes réels de son entretien du 11 janvier avec l'Archevêque : « *Son Eminence me déclara : « Il n'est pas en mon pouvoir de vous empêcher de vous réunir ni de vous dissuader », ce qui paraît contraire à*

sa décision actuelle de nous interdire de nous réunir (...) Je suis surpris que son Eminence ait attendu plus d'un mois pour faire connaître sa position... »

Chacun en était là, quand le 17 février, « *La Nation Française* » publie une lettre ouverte du Colonel Rémy adressée à Jean La Hargue qui paraît pour le moins inattendue aux non initiés : « *Le droit strict du responsable du diocèse de Paris est de juger « inopportune et inefficace » cette manifestation ; votre devoir, en tant que catholique, vous impose de vous incliner devant une décision, dont j'ose dire, en ce qui me concerne, qu'elle m'apparaît parfaitement justifiée (...) Laissez au cardinal-archevêque de Paris, mon cher ami, le soin de prendre les décisions qui lui semblent conformes à l'intérêt de l'unité de l'Eglise (...) Il est encore temps pour vous de faire à son adresse, acte de soumission, dans un mouvement d'obéissante humilité qui ne fera que vous grandir ».*

LE 21 février, le Professeur La Hargue, ayant réfreiné une colère aisément compréhensible, s'incline et accepte de reporter le pèlerinage à la basilique de Montmartre. Il ignorait évidemment qu'au même instant Son Eminence donnait les instructions très spéciales que nous avons mentionnées plus haut, afin de torpiller la portée de la manifestation. La soumission du Professeur La Hargue entraîne un nouvel article du Colonel Rémy, dans *L'Aurore* du 23 février cette fois, sous le titre « *Alleluia !* » :

« *Je savais, écrit-il entre autres, n'être pas le seul à éprouver une profonde indignation devant les attaques perpétrées, en public ou en privé, contre le cardinal-archevêque de Paris : une des plus importantes associations d'anciens combattants qui n'avait jusqu'alors jamais cessé de soutenir les efforts de Jean La Hargue, se disposait à rompre ouvertement avec le S.P.E.S. ; l'UNION FRANÇAISE POUR L'AMNISTIE, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, m'avisait qu'elle retirait sa participation à un pèlerinage qui, selon ses termes « devenait une épreuve de force », et partout se produisaient des remous semblables. Il était trop facile de prévoir les graves désordres que la prolongation de cette situation allait engendrer... excités par des commentaires qui sécrétaient leur bile empoisonnée, d'authentiques catholiques vouent le cardinal aux gémonies sans se rendre compte qu'à travers lui, ils renient l'Eglise elle-même.*

...Ma consternation fut grande quand, au surlendemain de la publication de cette lettre (il s'agit de la lettre ouverte parue dans la N.F. du 17 février), je pus lire que Jean La Hargue avait tenu une conférence de presse qui marquait un durcissement de sa position. J'y vis l'effet de menées occultes dont j'étais averti et qui, bien que contradictoires, poussaient le président du S.P.E.S. à braver le refus du cardinal.

...Une chose était sûre : l'Eglise allait faire les frais de ces machinations. JE ME DÉCIDAI DONC A FRAPPER UN GRAND COUP, EN DÉVOILANT TOUT CE QUE JE SAVAIS.

L'ARTICLE QUE J'AVAIS PRÉPARÉ DEVAIT PARAÎTRE ICI-MÊME, HIER SOUS MA SIGNATURE... JE N'AURAIS PU EMPÊCHER QU'IL RUINAT LE S.P.E.S... »

VOILÀ qui ne manque pas d'être inquiétant. Un colonel réputé patriote et homme d'honneur se transforme tout à coup en maître-chanteur et s'en vante à 300.000 exemplaires ! Il ne se contente pas d'être méprisable, il perd l'esprit. Dans sa « réponse », pleine de dignité et de mesure, le Professeur La Hargue le lui fait remarquer : « *La polémique où vous vouliez m'entraîner est vaine. La prière silencieuse, digne et fervente des Pèlerins de l'Amnistie au Sacré-Cœur est notre réponse commune. Avec obstination, Rémy, vous avez fait beaucoup de mal, mais le Bien l'a, malgré vous, emporté. Que Dieu vous pardonne !... »*

Le colonel a choisi le parti de Son Eminence. Parti contestable s'il en est pour un patriote. Bien sûr, cela n'est pas simple. Mais puisque Son Eminence et l'Eglise font de la politique il semble bien naturel de les juger politiquement.

En revanche, nous n'avons pas ici à juger la politique de l'Eglise par rapport à elle, mais seulement par rapport à nous. Après tout, il est peut-être souhaitable pour l'Eglise et son ambition universelle d'envoyer le Pape à Bombay plutôt qu'à Lisbonne, de condamner l'O.A.S. plutôt que les barbouzes, de protester contre l'exécution de terroristes noirs à Johannesburg et d'ignorer l'assassinat des Européens de Stanleyville, de conférer la pourpre à Mgr Duval et de renier Mgr Midzenty, de quêter pour les sous-développés et d'oublier les pieds-noirs, de transformer la cathédrale de Cologne en mosquée le jour du Ramadan et de refuser Notre-Dame à Jean La Hargue.

Peut-être Jacques Perret a-t-il tort de tourner en dérision l'orientation romaine : « *Prions Allah, Vichnon, Pan, le Grand Architecte et le Serpent à Plume, formons-en nos litanies, égrenons le rosaire cosmique, car il n'y a plus d'erreur, la vérité est partout et l'unité sortira du saladier selon la prophétie de Saint Chrysostasio de Macédoine* ».

Encore une fois, du bien de cette politique pour l'Eglise, nous ne sommes pas juges. Notons seulement l'alignement des Pères de l'Eglise sinon de tous les fidèles. En revanche nous savons que pour nous, Français, Européens, hommes blancs, cette politique est néfaste. Nous savons qu'aujourd'hui cette politique s'oppose à ce qui serait souhaitable pour notre Patrie. De cela nous sommes bons juges. Aussi avons-nous la lucidité de constater que l'obéissance et l'humilité recommandées par le colonel nous conduisent tout droit au sort des dirigeants du S.P.E.S. que Paul Dehème résumait, au soir de cette journée de dupes, en une phrase que nous aurons garde de méditer : « *Voilà comment, pour s'être conduits en fils respectueux de l'Eglise et pour avoir renoncé à Notre-Dame, le S.P.E.S., son président et la foule des pèlerins ont été trompés... »*

E. A.

La croisade de l'absurdité

LE DOSSIER
DU MOIS

« Partageons nos richesses ! ». L'affiche portant cette phrase couvrirait l'année dernière les murs de nos villes ! C'était un appel lancé par je ne sais quelle organisation progressiste pour aider les « sous-développés », comme on appelle maintenant les peuples peu doués pour maîtriser les forces de la Nature.

La France n'est pas le seul pays où fleurit ce thème de propagande. C'est à l'échelon mondial qu'il est propagé. Mais c'est sans doute dans notre pays qu'il a rencontré le plus grand nombre de fervents zéloteurs. Tous les moyens d'information, presse, radio, télévision, sont mobilisés à son service. Partout, avec un luxe de détails extraordinaire, on nous décrit le spectacle de ces populations misérables à démographie démentielle. On nous déclare que nous avons le devoir de faire quelque chose pour les transformer en citoyens « normaux », le citoyen européen étant le modèle reconnu du citoyen normal.

Si nous déclarons qu'ils sont loin, que nous n'y pouvons rien et que nous avons nos propres difficultés, fort préoccupantes, on nous foudroie. On nous parle en gémissant de solidarité humaine. On nous dit que nous sommes responsables de leur état et de leur prolifération. Nous sommes coupables.

Si nous citons le vieux proverbe « aide-toi, le ciel t'aidera », et que nous refusons le bien-fondé de ces arguments, alors on nous menace d'une juste apocalypse, où les « derniers » viendront reprendre les richesses que nous avons injustement accumulées.

Si enfin, nous faisons remarquer que la différence des fortunes correspond à une différence des aptitudes, on nous répond que nous prenons pour un état permanent ce qui n'est rien qu'un état passager et que les Blancs ont aussi connu l'âge de pierre. Il suffirait d'accélérer un peu le cours de l'Histoire, et les aborigènes australiens, en quelques années, accèderaient à l'âge atomique... L'obligation nous est faite, en termes impératifs, au nom de la morale et de la « science » de réaliser sans plus tarder, l'élaboration d'une seule humanité, homogène

dans ses aspirations comme dans ses capacités...

Devant ce déluge de propagande, menée avec une telle abondance de moyens, quelle doit être la réponse de l'homme lucide, de celui qui émerge encore de la masse anonyme des consommateurs, et se sent responsable (et on est libre dans la mesure où on est responsable?)

C'est la réponse de cet homme là, que je voudrais justement formuler.

Dans 20 ans ils auront doublé

Qui donne à qui ? Tout le monde occidental se trouve bien sûr concerné par l'obligation d'aider les sous-développés. Mais aujourd'hui, Français, en France, nous n'allons traiter que du problème de l'aide française.

La France se propose d'aider tout d'abord vingt-cinq millions d'Arabes maghrébins, auxquels il faut ajouter grosso modo une quarantaine de millions de Noirs africains, voire 60 millions que nous envisageons d'englober en une seule masse africaine de clients.

A ce chiffre, déjà confortable, il faut ajouter ceux des anciennes colonies et des Antilles, quelques débris de l'Indochine (Cambodge, Laos) puis tout récemment la masse gigantesque des pays sud-américains.

De quoi s'agit-il ? D'amener ces masses humaines à notre niveau, ce qui était connu, mais encore de le faire dans un délai très bref, ce qui n'avait pas été précisé.

En effet, ce sont des réalités démographiques qui imposent à nos planificateurs un *handicap dans le temps*. Le rythme de croissance de ces populations les fait doubler en nombre en un peu moins de vingt ans !

Qu'une population de 48 millions d'habitants entreprenne d'élever le niveau de vie de 100 ou 200 millions d'hommes (200 si l'on inclut les sud-américains), chiffre qu'on ne peut préciser puisqu'il s'accroît chaque année, constitue déjà un objectif difficile à atteindre. Mais demander à cette même population, ou à une population très peu différente — on estime que dans 20 ans, la France comptera 55 millions d'habitants — de tenir à bout de bras une population qui sera alors portée à 450 millions d'hommes, sinon plus, est une entreprise déraisonnable.

C'est une entreprise déraisonnable sur le plan du nombre. Elle l'apparaît encore plus quand on fait entrer dans le calcul un élément *qualificatif*.

En effet, penser qu'on doit tenter avec un certain espoir de succès d'amener à notre niveau 200 (et 400 d'ici 20 ans) millions d'habitants, laisse supposer que les élèves sont aussi doués que le maître. Amener ces populations à un niveau européen suppose l'édification en un temps record, dans des pays immenses (car l'espace est aussi contre nous), de l'ensemble des structures complexes qui caractérisent l'Occident moderne.

Le haut développement de l'Occident n'a été possible que par le travail des populations occidentales — travail acharné et tenace. Comment nos planificateurs pourraient-ils faire entrer, dans l'espace de 20 ans, la notion de travail régulier et quotidien dans les immenses masses de race noire, où cette idée n'a jamais existé ?

Au passage, nous ferons trois remarques. Il s'agirait, dit-on, de réaliser le bonheur des populations. Mais est-on certain que le bonheur d'un Noir correspond à l'idée que s'en fait un intellectuel progressiste sur les bords de la Seine ?

En second lieu, on a longuement expliqué que c'était le climat chaud des pays africains qui empêchait les populations de montrer la même ardeur au travail que celles des pays froids. Comme il ne saurait être question de modifier la permanence du climat, que l'on nous explique maintenant quel est le motif qui va précipiter au travail des populations jusqu'ici surtout connues pour leur apathie.

Enfin, la modification du niveau économique des pays sous-développés supposerait la modification radicale des structures sociales traditionnelles, et celle du mode de vie quotidien. Or, a-t-on jamais entendu dire que ces populations aient donné leur accord pour abandonner immédiatement et sans esprit de retour, ce qui a été leur genre de vie de toujours ?

Il y a lieu de penser que ces questions resteront longtemps sans réponse valable.

Mais, pour revenir à l'examen des spécialistes des différentes disciplines l'ont démontré en toute indépendance d'esprit — qu'une civilisation technique a besoin d'un nombre très important de techniciens d'un rang supérieur (en moyenne 12 à 15 % de la population au moins).

Il faudrait donc former, dans l'immédiat, 30 millions de ces cadres supérieurs, maintenant et 60 millions d'ici 20 ans, pour obtenir, en nombre suffisant des enseignants et des professeurs de facultés, des médecins, des ingénieurs et chercheurs, y compris dans les branches les plus modernes et les plus difficiles (électronique, physique nucléaire), des chefs d'entreprise et des cadres entreprises, etc...).

Il est inutile d'entrer dans le détail des chiffres pour montrer que la mise sur pied d'un système d'enseignement qui devrait être dans l'immédiat *quintuple* de celui de la France, et dans les 20 ans *décuple*, est une entreprise chimérique.

Rappelons, pour mémoire, que l'augmentation de l'effectif scolaire en France, due à l'augmentation du niveau de vie et à l'arrivée des classes de l'après-guerre, nous a conduit nous-mêmes à une situation quasi-inextricable dans ce domaine. Il est donc exclu que l'on puisse arriver à résoudre ce problème, même très partiellement, pour des populations d'une bien autre importance.

Dans tout ce que nous venons de dire, nous avons paru admettre l'hypothèse la plus favorable. Celle qui nous est proposée, suivant laquelle ces populations d'outre-mer seraient potentiellement égales aux nôtres, aussi douées, et même bien plus, puisqu'elles seraient capables de faire en 20 ans le chemin que l'Occident a parcouru en cinq millénaires.

Des capacités différentes

Mais les considérations qui ont amené les universalistes à poser l'identité des individus de toutes les races, sont étrangères à toute connaissance objective de ces mêmes races, et notamment de leurs possibilités mentales. Or, modifier les structures sociales suppose qu'on puisse modifier les structures mentales, ce qui semble peu probable, puisqu'elles sont déterminées par l'hérédité.

Ceci nous amène à énoncer les propositions suivantes :

Les possibilités mentales d'un individu sont déterminées par un certain nombre de caractéristiques anatomiques. Ces possibilités mentales (intelligence, c'est-à-dire capacité analyto-synthétique), et ces particularités caractérielles (par exemple stabilité, ténacité, application au travail, etc...) sont elles-mêmes liées à des structures anatomiques, plus particulièrement sous la dépendance du système glandulaire pour le caractère (1).

Ces structures sont héréditaires. Les caractéristiques psycho-caractérielles d'un individu sont déterminées organiquement. Le milieu extérieur, certes, a une influence sur elles, mais selon un rapport d'importance que l'on pourrait mathématiquement évaluer à 30 %, 70 % revenant à l'influence de l'hérédité.

L'individu est d'abord le produit de l'hérédité, et très secondairement celui du milieu.

Une race ou une nation ne représentent qu'une addition d'individus, c'est-à-dire une addition d'hé-



LES BATIMENTS DE L'HOPITAL LAENNEC
La France n'a-t-elle pas besoin...

(1) Le noir d'Afrique est généralement un hypo-surrénalien, ce qui expliquerait son apathie générale. Des mesures effectuées sur des populations blanches et noires le montrent clairement.

rédités. A cause de cela, on peut parler d'évaluations des possibilités mentales d'un peuple donné et de ses grandes composantes caractérielles.

Une seconde proposition sera alors : lorsqu'on parle de races, on parle d'un fait *statistique*. Cela signifie que lorsqu'on parle des capacités d'une race, on parle de la capacité de la *moyenne des individus* qui la constituent.

Peu importe qu'un mauritanien soit agrégé de mathématiques, ce qui compte, c'est le nombre moyen d'agrégés de mathématiques que peut fournir la Mauritanie. Plus précisément encore, c'est la proportion d'agrégés de mathématiques fournie par rapport à la population totale.

C'est la connaissance de cette proportion qui nous permettra de déduire les possibilités d'accession d'une population considérée à un niveau culturel de type européen. Deux sortes de techniques aident à évaluer une population : les techniques psychotechniques (psychométrie) et les techniques anthropologiques.

Les premières font appel à des méthodes qui permettent d'évaluer l'intelligence brute d'un individu, extérieurement à toute connaissance scolaire. Les secondes se rapportent à des études d'anatomie comparée, de biologie, qui permettent d'expliquer les phénomènes humains en général, et plus spécialement le problème des capacités mentales.

La psychotechnique nous a appris d'une manière formelle, en procédant à des études comparatives sur les individus, que ceux-ci pouvaient être classés selon une échelle psychométrique présentant des graduations. Cette technique nous a apporté la notion de *Quotient Intellectuel* (Q. I.). Elle a ensuite procédé à l'évaluation dans une population considérée du nombre des individus présentant un Q.I. supérieur. En poursuivant, les psychotechniciens ont été amenés à comparer les pourcentages ainsi obtenus d'une population à l'autre.

Les études les plus sérieuses qui ont été faites sur des Noirs américains nous ont montré que si, dans une population nord-américaine (de type européen) le pourcentage des individus ayant un

Q.I. supérieur, était d'environ 12 à 15 %, ce chiffre tombait aux environs de 2 % chez les Noirs américains (1).

Il s'agit, bien sûr, ici de faits d'intelligence *brute*, n'ayant aucun rapport avec de quelconques acquisitions scolaires (2).

Une entreprise irréalisable

Si on rapproche ces chiffres de ceux obtenus sur les populations africaines et européennes, on remarque que les résultats obtenus se recoupent complètement, avec cependant de légers avantages au profit des « American Negroes », presque tous métissés de blanc.

Dans cette perspective, la possibilité de former les 30 ou 60 millions de cadres moyens et supérieurs nécessaires aux populations sous-développées qui nous intéressent est fondamentalement exclue.

Si 2 % seulement de la population présente les capacités suffisantes pour remplir ces fonctions de cadre supérieur, on ne peut espérer amener la population considérée à un niveau européen.

Nous avons vu précédemment qu'il était nécessaire, pour faire fonctionner un état moderne, de consacrer à des tâches de direction, de recherche et de haute technicité au moins 12 % de la population. Les calculs les plus récents affirment même que ce chiffre serait nettement insuffisant pour la société supertechnique de demain.

Comment résoudre le problème ? Ceux qui avancent ces chiffres s'avouent incapables de répondre à a question.

Pour les populations sous-développées en question dans cet article, il ne s'agit certes pas d'atteindre de tels sommets. Mais le but actuel plus modeste, est déjà inaccessible, car il dépasse les possibilités biologiques des peuples visés.

La solution pourrait alors être d'envoyer massivement des cadres français, mais où trouver les millions d'hommes de haute valeur intellectuelle nécessaires à cette entreprise, quand ils vont précisément manquer à notre pays pour poursuivre l'extraordinaire aventure scientifique moderne, et réa-

liser définitivement la victoire de l'homme blanc sur les forces hostiles de la nature ?

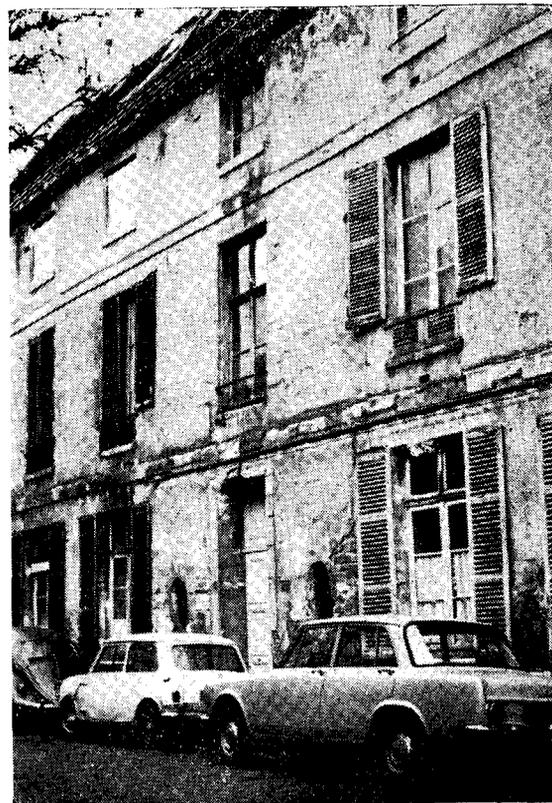
Cette proposition, encore plus irréalisable que les précédentes, est tellement extravagante qu'il n'est même pas nécessaire de s'y attarder.

Dans une autre discipline scientifique, les anthropologues, par leurs recherches anatomiques comparées, nous apportent des matériaux qui permettent d'expliquer les résultats obtenus par les psychotechniciens. Se servant des résultats de la biologie générale, de la paléontologie et de l'anatomie comparée, ils sont arrivés à cette conclusion que la race n'était pas un fait statistique *donné*, mais une entité *évolutive*, et qu'elle ne devenait intelligible qu'à travers une théorie générale de l'évolution.

Du démuriement à l'homme européen, nous assistons à une évolution ininterrompue et s'accélération dans le temps. Sur le plan de la morphologie crânienne, qui nous intéresse

(1) Voir notamment l'étude de G. Wintirguier in « Psychologie des Peuples » 1^{er} trimestre 1955.

(2) Les chiffres obtenus dans les années 20 et ceux trouvés aujourd'hui se recoupent complètement dans les travaux effectués aux U.S.A. Or, la différence du niveau de vie et des relations sociales ont changé totalement pendant ce laps de temps, ce qui élimine toute possibilité d'influence du milieu sur les proportions relatives du Q.I. des deux populations considérées.



LA FAÇADE
...de ses richesses ?

plus particulièrement, cette évolution est caractérisée par la protusion grandissante de la partie antérieure du crâne. Alors que, dans un mouvement parallèle, mais inverse, on assiste à la rétusion du massif facial inférieur.

Envisagé sous cet aspect, l'aborigène australien, le noir africain, le mongoloïde et l'euro péen représentent 4 stades successifs bien caractérisés de cette évolution : L'aborigène présente l'architectonique la plus primitive, immédiatement suivi par le noir africain. Le blanc représente celle qui est la plus évoluée. A ces quatre formes crâniennes correspondent quatre capacités crâniennes différentes, l'aborigène représentant la moins et l'euro péenne la plus importante.

De même que l'observation immédiate nous montrait que le volume crânien du grand singe, dit « anthropoïde » correspondait à un niveau mental inférieur à celui de l'aborigène, de même nous constatons que ces différences de volume crânien entre les grands groupes raciaux humains correspondent aux différences mises à jour par les psychotechniciens.

L'étude des « niveaux » culturels, enfin, viendrait apporter, si cela était nécessaire, une preuve supplémentaire des rapports existants entre la morphologie crânienne et la capacité mentale moyenne d'une population racialement caractérisée. Ainsi l'aborigène australien ignore la hutte, le radeau ou la nage. L'habitant des îles Andaman ne sait toujours pas faire le feu. A côté de ce groupe humain extrêmement primitif, le noir africain, même dans les populations vivant encore au néolithique, représentait sur ce plan culturel et technique un niveau incontestablement supérieur.

Le rameau culturel mongoloïde se situe à un niveau qui s'éloigne radicalement, par des acquisitions considérables, de ces rameaux les plus humbles de l'humanité. Il ne lui a cependant pas été donné d'atteindre le niveau *créateur* ou s'est hissé l'occidental blanc (1).

Cette progression dans la richesse culturelle suit donc fidèlement celle des modifications crâniennes dans sa manifestation la plus immédiatement intelligible : la capacité crânienne (2).

Préciser la nature et le mécanisme des déterminations organiques de l'individu, en partant des races humaines, n'est pas l'objet de cette étude, et supposerait des développements très vastes, hors de propos. Nous n'en retiendrons donc que la conclusion : l'état actuel de nos connaissances en matière de biologie humaine nous permet de comprendre les relations qui existent entre le fait racial et un certain développement culturel et d'assigner par conséquent avec une relative précision un terme à ce dernier.

Nous avons montré le caractère aventureux d'une entreprise qui prétend résoudre un problème social sans tenir compte de données démographiques et sociologiques capitales et qui refuse toute évaluation qualitative, même sommaire, de masses humaines énormes. C'est cette constatation qui nous oblige à déplacer le problème de l'étude de l'aide française aux pays sous-développés, pour nous obliger à parler des motivations des protagonistes de cette aide.

Le bonheur de l'humanité est le mobile qu'ils invoquent le plus souvent. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Comment l'envisagent-ils ? Comment veulent-ils le réali-

ser ? Curieusement, qu'ils se réclament du spiritualisme ou du matérialisme dialectique, tous empruntent une même voie, celle du développement économique massif. Le bonheur humain, pour tous ces gens, est lié à un certain stade de consommation. En dessous d'un certain pourcentage de production d'acier et de charbon, de consommation de pétrole ou d'électricité, l'homme ne peut atteindre et réaliser ce niveau culturel qu'on réclame pour lui. Bonheur, civilisation et technique sont concomitants. Mais s'il était permis de faire une parenthèse, je m'étonnerais que lorsqu'on parle de civilisation, on pense implicitement à certains noms, tels que Praxitèle, Léonard de Vinci, Galilée ou Haendel, qui n'ont connu ni l'électricité, ni le pétrole et consommé fort peu de charbon et d'acier. Technique, civilisation et culture sont des termes qu'on ne devrait pas manier et rapprocher inconsidérément.

Nous avons expliqué qu'augmenter cette production industrielle pour élever le niveau de vie supposerait d'agir brutalement sur la démographie galopante des pays sous-développés. Nous avons montré aussi que cela supposait la destruction radicale, pour y parvenir, des structures sociologiques élémentaires. Le bonheur commencera donc par cette coercition.

Le bonheur par la contrainte

La vérité est que les intellectuels universalistes pensent en eux-mêmes, mais sans oser l'affirmer ouvertement, qu'il faudra exercer une certaine contrainte sur ces populations pour les amener à accéder au bonheur tel qu'ils l'ont envisagé pour elles.

Une fois de plus, la voie du bonheur terrestre devra passer par celle du camp de concentration et des exécutions massives, comme celle du bonheur éternel est passée, il y a des siècles, par celui des bûchers et des potences. Les fanatiques du bonheur et de la félicité humaine ne peuvent envisager qu'on leur résiste. Ils sont prêts à exterminer tous ceux qui ne veulent pas être « heureux » selon leurs normes.

Comme d'autres prophètes avant eux, les intellectuels progressistes

et autres tenants de l'aide aux sous-développés, se heurtent à l'obstacle éternel que constitue un réel récalcitrant et mouvant, que l'on veut faire entrer dans un cadre théorique rigide et implacable. C'est à ce moment, quand on recherche ce qui peut bien motiver leur obstination fanatique commune, qu'apparaît la nécessité d'une explication profonde.

Tous ces mouvements divers et souvent antagonistes ont un dénominateur commun. Il se nomme l'universalisme philosophique...

Et nous arrivons au second et capital aspect de la question que j'avais laissé entrevoir au début de ce texte. Il est bien évident que l'examen des motivations extérieures des différents groupes qui prèchent l'aide aux sous-développés n'est pas satisfaisant. On pressent bien que la véritable explication se situe à un niveau plus profond, bien au-delà des motifs affectifs moralisateurs qu'affectionnent les propagandistes. Cet acharnement contre l'évidence, ce fanatisme hystérique dans la dénonciation de l'adversaire apparaîtrait étrange et disproportionné avec la nature du but poursuivi, si l'on ne pressentait l'existence de quelque motif caché.

Tout cela ne devient intelligible que lorsque l'on a bien compris que c'était la *raison des raisons* qui était en jeu, quelque chose de capital et qui mettrait en cause « l'essence » même de leur être collectif.

L'explication finale quitte le monde familier et intelligible des choses, pour se situer dans l'atmosphère raréfiée du monde du concept...

Ce n'est pas mon intention, bien sûr, d'entreprendre ici une description des philosophies de l'indifférenciation (3). Plusieurs volumes n'y suffiraient pas. Cependant, il faut bien résumer en quelques mots ce qui est la base intellec-

(1) A ce sujet, nous remarquons que les races mongoloïdes si proches des Blancs par leur anatomie et leur capacité ne réclament aucune aide et réalisent eux-mêmes leur propre progrès avec une efficacité relative étonnante. Le cas du Japon constitue l'exemple-type.

(2) Cf. Gilles Fournier, Europe-Action n° 7 (VII, 63).

(3) Cf. Jacques Vassigny : « Les théories de l'informel ». E.-A. n° 6.

tuelle de tous ces groupes qui constituent nos adversaires les plus acharnés. L'universalisme philosophique, quelle que soit la nature de ses champions, soutient un postulat central : l'unicité fondamentale de l'humanité ; qu'ils soient des émanations déchues de la divinité ou des prolétaires aliénés, les hommes dans leur totalité ne forment qu'une seule race. Les différences qu'ils peuvent présenter entre eux dans la nature, les uns la nient car ils n'y voient qu'une altération passagère d'une réalité plus profonde et qui disparaîtra à jamais par l'accession à la vie éternelle. Les autres, matérialistes, prétendent la supprimer en modifiant la nature rebelle (2).

La suppression de la lutte, c'est la suppression de la vie

Si les hommes ne sont pas égaux en valeur et en aptitude, on ne peut envisager d'édifier la cité socialiste. L'égalité rêvée n'est qu'un équilibre précaire vite détruit par la différence des capacités. Si les hommes ne sont pas égaux en valeur devant Dieu, alors la rédemption ne peut plus être une. Dans un cas comme dans l'autre, l'édifice s'écroule. « Il faut » donc que l'identité des individus soit. Nous avons affaire à un dogme. Philosophique ou religieux, on ne discute pas un dogme. L'humanité une est postulée. Elle doit être. Elle va être...

En annonçant la fin des temps ou la fin de l'Histoire, les universalistes annoncent la fin de toute lutte, de tout antagonisme, par l'indifférenciation originelle enfin retrouvée. En réalisant son unité, l'humanité accèdera à l'absoluité du Bien... Pour le croyant, le devoir est tout tracé : travailler par tous les moyens à la « réalisation » de la philosophie. Il faut faire passer le rêve des prophètes dans le monde du réel. Tout ce qui s'oppose à la réalisation de ce but sacré, individu, race, patrie, tout doit être anéanti. Tout ce qui distingue les hommes. Toute différenciation, expression du Mal en soi, doit être abolie. Aucun sacrifice ne saurait être trop grand pour réaliser ce but grandiose : l'agglutination de l'humanité, sa transformation en une sorte de moisissure

recouvrant le globe de sa masse indistincte. Alors tout sera accompli. Il ne se passera plus rien. Le temps se solidifiera, car il n'y aura plus d'avant ni d'après. Nous entrerons dans la monotonie de l'éternité. Hors de la vie.

Cette « perfection » tels que l'entrevoient les universalistes peut sans doute enthousiasmer des orientaux, et tous ceux qui rêvent de s'anéantir pour fuir la vie. Pour nous autres, hommes d'Occident, elle est étrangère. Epris d'individualité, nous avons peu de goût pour le troupeau ; aimant la vie, nous acceptons la lutte ; l'irradiation apaisante d'un paradis se confondant avec la mort ne nous attire pas.

« Vous saurez ce que c'est qu'une certaine paix, celle qu'imagine en ce moment peut-être, en croquant des cacahuètes au sucre, quelque petit cirer de bottes yankee, un nabot à tête de rat, demi-saxon, demi-juif, avec je ne sais quoi de l'ancêtre nègre au fond de sa moëlle enragée, le futur roi de l'acier, du caoutchouc, du pétrole, le trustee de trusts, le futur maître d'une planète standardisée, le Dieu que l'univers attend, le Dieu d'un univers sans Dieu ».

George Bernanos
« La grande peur des bien-pensants »

Le monde de l'irréel cher à tous les illuminés que l'Orient a toujours produits en grand nombre nous est profondément étranger. Ne pouvant vivre dans leur monde, nous sommes acculés à défendre le nôtre. Nos deux êtres sont antagonistes. Il n'y a pas d'issue.

Les grands initiés

Mais, dira-t-on, ce sont là des considérations bien complexes. Il n'y a pas 2 % des prêcheurs de la croisade de la « fraternité » qui aient une idée claire de ces motivations métaphysiques. Vous allez chercher trop loin ; nos adversaires ne sont pas ce que vous dites.

Je ne le pense pas. A vrai dire, nos adversaires semblent de deux sortes, quelle que soit l'origine du groupe auquel ils appartiennent : les croyants naïfs (et l'on peut être intellectuel et naïf), qui recherchent sincèrement la réalisation d'un idéal de bonheur et de fraternité humaine, et puis les grands inspireurs, j'allais dire les grands « initiés », car c'est le terme qui leur conviendrait. Ce sont ces derniers qui doivent retenir notre attention de Français et d'hommes blancs. Ceux-là sont trop intelligents, trop cultivés, trop conscients pour rien ignorer des difficultés et surtout des impossibilités de l'aide aux pays sous-développés. Ils voient parfaitement la contradiction qui

existe entre cette volonté d'apporter le bonheur, et la nécessité où l'on se trouve de l'imposer par la coercition. Ils savent parfaitement que le caractère « scientifique » de leurs doctrines est inexistant. Cela n'a pas d'importance, car leur détermination trouve sa source dans la métaphysique, qu'elle qu'en soit la formulation. Leur certitude se situe hors de la Nature et de la Raison, dans ce mélange monstrueux de délire et de logique qui a animé au cours des temps tous les prophètes de ces religions.

L'irréel est leur domaine et le chaos de l'indifférenciation leur but. Ce but, ils le poursuivent fanatiquement par tous les moyens et dans tous les domaines. Jusqu'à présent, préservé par les seuls réflexes de l'inconscient racial, l'Occident avait tant bien que mal résisté à leurs entreprises. Mais maintenant, par malheur pour lui, il a, par ses découvertes, mis entre les mains de ses adversaires des armes d'une puissance jamais égalée. Lui dont l'existence seule, par son originalité supérieure, constituait une injure indissoluble pour les tenants de l'indifférencié, va enfin pouvoir être abattu.

Bien mieux, on le persuadera de participer activement à son suicide. On va le dissoudre dans le chaos racial. Pour cela, il suffit d'augmenter au maximum le nombre déjà incalculable des peuples de couleur, grâce à l'aide qu'il leur fournira lui-même et à prêcher le métissage. Ensuite, le temps fera son œuvre.

Ce programme n'est malheureusement pas sorti de notre imagination angoissée. Chacun peut se persuader de sa réalité en lisant la presse mondiale. C'est le devoir des Français lucides, de ceux qui se sentent responsables du devenir de leur peuple et de leur patrie, d'arrêter ces déments dans leur entreprise. Il est encore temps. Pour cela, il faut d'abord à nos compatriotes montrer la signification réelle de cette lutte.

Il faut leur dire que cette disdissant croisade du bonheur et de la fraternité, n'est que la croisade de la mort, la croisade de l'absurdité.

Pierre d'Arribère.

(2) L'obstination d'un Staline à soutenir les affirmations du « bibliogiste-prophète » Lyssenko, n'avait pas d'autre origine. Cf. Pierre Marcenet : « Lyssenko et la biologie soviétique » (E.-A. n° 7). En affirmant qu'il pouvait rendre héréditaires les phénomènes acquis, Lyssenko laissait entrevoir la possibilité de créer dans le futur la société biologique homogène que le marxisme postulait.

AVEC PUY-MONTBRUN :

LES GUERRES D'INDOCHINE

« Saïgon : ...Février — Les soldats américains continuent à déblayer les ruines du casernement U.S. que les Viet-Congs ont fait sauter à Qui-Nhon. De nouveaux cadavres ont été retirés des décombres. Combat à Duc Phong, à 120 kms au Nord de Saïgon. Violentes manifestations anti-américaines à Saïgon. Bombardements massifs d'avions U.S. sur les bases Viet-Ninh ».

Déodat du Puy-Montbrun n'a oublié ni ces communiqués, ni la capitulation de Genève, ni l'indifférence, ni les victoires possibles. Aussi vit-il intensément ces heures où se joue la présence des Occidentaux dans une Asie qu'il connaît bien, pour avoir « promené » ses Commandos parachutistes de la RC 4 au Cap Saint-Jacques, de Tourane à Nha-Trang...

Guy Lancelot, ancien combattant parachutiste, est allé le rencontrer à l'occasion de la sortie de son livre. Dans « Les chemins sans croix », Déodat du Puy-Montbrun raconte l'épopée des Commandos Mixtes Aéroportés, dont il fut un des créateurs. Dernier Aide de Camp du Maréchal de Lattre avant sa mort, Moniteur parachutiste, pilote d'hélicoptère et d'avion, plongeur sous-marin, alpiniste spécialiste de la survie en brousse, cavalier et grand voyageur, le commandant du Puy-Montbrun, commandeur de la Légion d'Honneur, est titulaire de 19 citations. Il fut fait chef de bataillon à 36 ans...

Il est de ceux qui feraient le « poids », si l'esprit de capitulation n'était pas installé aux leviers de commande du monde « libre » : certains officiers américains sont allés consulter ce spécialiste de la guerre révolutionnaire.

Puy-Montbrun ne paraît guère ses 40 ans. Grand et brun, très flegmatique. Il ne porte aucune de ses décorations à la boutonnière. Des yeux inquisiteurs, perçants, mobiles. L'homme d'action.

— Vous êtes d'origine languedocienne ?

— Oui. De ce Languedoc qui fut un jour occupé par les Français, au cours d'une guerre terrible.

Je reconnais être assez chauvin et très attaché au sol natal. Je suis resté très paysan. J'aime la nature, son contact. En terre languedocienne, je pense que nous sommes particulièrement près de ses réalités.

Pour Paris, c'est la « province », mais pour nous, c'est notre pays. Je me souviens des paysans de chez moi, qui, lorsque nous revenions de Paris, nous disaient en patois — « Et alors, comment vont ces Français ? »

Je pense que, plus que jamais, je suis attaché à ce que l'on appelle la petite patrie, car les événements nous ont prouvé combien ces liens étaient fragiles. Il suffit, en somme, que des hommes d'un autre pays soient appelés à voter sans vous connaître pour vous arracher aux vôtres.

Au-dessus de ces petites patries, je con-

sidère maintenant que nous avons l'Europe à faire, comme autrefois les monarchies ont créé les Nations, mais je souhaite, et il le faudrait, que cela se fasse dans l'entente et dans la paix. Je suis très bien placé pour savoir ce que la guerre apporte.

Prisonnier de guerre, évadé, parti pour la Syrie, Puy-Montbrun devait être contacté par les Anglais.

...Après l'occupation de la zone libre, il fut embarqué vers l'Angleterre par un réseau aérien de la résistance à bord d'un *Lysander*. Après avoir suivi les cours de Para de la fameuse école de sauts de Manchester-Ringway et l'entraînement S.A.S., il passe au B.C.R.A. et saute en France. Il monte le réseau « Andalousie », après avoir passé quelques temps parmi les cadres du réseau du Colonel Rémy. Après la libération du territoire, campagne d'Allemagne. Fin de la guerre, dans les services spéciaux, puis il est affecté au 11^e Choc, où il servira sous les ordres du Commandant Godard... En 1949, il est volontaire pour l'Extrême-Orient. A l'époque ils seront, seulement deux au Bataillon à être « volontaires pour l'Indochine », son ami Rioual, et lui.

— Combien de temps en Indochine ?

— Six années environ, comme parachutiste...

— Avez-vous connu le général de Lattre ?

— Bien connu ! le général de Lattre était pour moi comme pour quelques-uns qui l'ont connu de près, « le Patron » auquel, comme tous les anciens du C.E.F.E.O., je garde une très grande fidélité. Je fus son aide de camp, son dernier aide de camp avant sa mort.

— Le général de Lattre pensait-il aux actions de commandos en Extrême-Orient ?

— Certainement ! Il avait trouvé là-bas des problèmes terribles. J'ai eu l'honneur de lui soumettre un rapport sur les actions possibles de contre-guérilla et de commandos de débarquement, fruit du travail et de l'expérience pratique acquise par quelques-uns d'entre nous. Les Américains, à cette époque, prétendaient monter eux-mêmes ces unités. Il est vrai que nous avions des officiers « d'Etat-Major », comme le Commandant B..., alors Chef du 5^e Bureau (Bureau chargé des renseignements spéciaux et des actions particulières) qui, en fait, menait peu d'action, malgré les fonds qui lui étaient versés. Ce commandant d'ailleurs, un jour, me soutint que l'on ne pouvait absolument pas débarquer sur les Côtes d'Annam. Il n'y était jamais allé évidemment, et j'essayai de lui expliquer que la meilleure façon de le savoir, c'était de s'y rendre. Dans les grandes lignes, mon plan était de réunir quelques officiers et sous-officiers, spécialistes de la guérilla, de la guerre de jungle, enfin de commandos et de leur faire monter une école, puis d'entrer rapidement en action.

J'ai connu de très près, pour y avoir participé, les expériences britanniques en Malaisie, notamment pour les sauts en parachute sur les forêts. Nos hommes, parfaitement liés aux autochtones, com-

battant avec eux, munis d'un armement léger, de moyens de transmission puissants, pouvaient, nous le prétendions, être débarqués ou parachutés n'importe où, et dans les circonstances les plus variées.

En plus de toutes ces qualités techniques, il fallait évidemment « qu'ils en veuillent ». L'expérience nous a montré que nous pouvions réussir.

— *Avez-vous effectué ce que l'on a appelé plus tard de la pacification.*

— Notre but était non seulement de porter la guerre sur les arrières Viet-Minh, mais aussi d'organiser autour de nous, le ralliement des populations. Nous avons trouvé des populations laissées par les Vietns dans le plus complet dénuement. Nous avons trouvé des Vietnamiens qui ne savaient pas que les Blancs étaient restés en Extrême-Orient, et ce, depuis cinq ans au moins. Ils ne savaient pas, non plus, qu'il existait un Etat vietnamien. Nous faisons larguer par avion, du sel, des médicaments, des vivres, du tissu, sur les villages ainsi abandonnés.

Mais nous étions sans pitié pour l'adversaire.

La présence de ces commandos gênait beaucoup le Vietns, me raconte Puy-Montbrun. Les écoute-radios du commandement français permettaient de connaître les difficultés des commissaires politiques ; leur propagande était entamée par ces raids. Ils signalaient la présence d'un « capitaine », plus dangereux que les autres, car s'il combattait dans certains coins, il savait aussi rallier les habitants. Quelques pièges furent tendus au Commando, mais la chance lui sourit toujours...

Puy-Montbrun n'est rentré qu'en Juillet 1955, après avoir effectué un dernier séjour dans la première des unités hélicoptérées que l'on commençait, trop timidement d'ailleurs, à mettre sur pieds. En octobre 1955, il était en Algérie, où il restait six ans et neuf mois, pour être ensuite « vidé » des T.A.P., ses sentiments n'étant pas en accord avec les officiels. Il fut mis à la retraite d'office quelques temps après !

— *La situation actuelle au Sud Viet-Nam ne vous rappelle-t-elle pas les heures de Dien Bien Phu ?*

— Les seuls qui pourraient élever la voix, ce sont ceux qui s'y sont battus. On ne veut plus les connaître. Ce sont de redoutables témoins à charge. Leur seul tort est de n'être pas tous disparus dans la jungle ou dans les rizières. Parmi les causes de notre échec, on pourrait, tout d'abord, incriminer le manque de continui-

té d'une politique : 7 généraux ont commandé en chef en Indochine, entre 1947 et 1954 ; 19 remaniements ministériels se produisaient pendant le même temps. 6 politiciens successifs assumaient les responsabilités civiles. Mais surtout, on ne voulait pas gagner la guerre qu'on faisait. On détournait l'opinion métropolitaine d'un combat qui se livrait à quelque 7.000 kms de ses rivages. On laissait insulter, dans les gares, les trains de blessés qui revenaient de Marseille... Le parti communiste, dans les usines, les arsenaux et dans les ports, sabotait un trop maigre effort de guerre. Dien Bien Phu n'est pas la cause déterminante de notre échec. Après la capitulation de Genève, les Américains sont venus nous supplanter. On avait laissé cette guerre se pourrir sur place, comme un tronc mort... On ne peut passer sous silence les responsabilités du gouvernement dans les prémisses de la guerre d'Indochine. Elles sont indiscutables. Notamment celles de l'amiral Thierry d'Argenlieu et on a osé promener l'Amiral Decoux, aimé des Viet-Namiens, jouissant de la confiance des Européens, enchaîné dans les rues d'Hanoï, devant les Jaunes, notamment les Japonais, qui s'en gaussaient ouvertement... C'est une infamie et une terrible erreur politique de plus de ce gouvernement dont les hommes osaient appeler « piastriotes » les vieux d'Indochine, alors qu'ils avaient, en définitive, gardé ce territoire que nous avons perdu ensuite...

Aucun de ces gens n'a compris les éléments du problème. Les nombreuses et fréquentes mutations de personnels, l'avancite aiguë, la recherche systématique de la « planque », autant de raisons qu'il faudrait étudier en détail. Je crois que Claude Paillat, dans l'annexe de son livre, « *Dossiers secrets de l'Indochine* », dit l'essentiel de nos griefs. Nous avons trop laissé les vieux gâteux englués dans les guerres traditionnelles tenir le haut du pavé. Le monde libre est cerné. Il ne peut se défendre qu'en utilisant aussi les armes de l'adversaire. Il nous faut changer d'esprit, passer les vieilles idées au laminoir, détruire les vieux concepts. Nous avons prouvé qu'il était possible de résister au communisme asiatique. Nous n'avons été écrasés que par la sottise

du plus grand nombre. Si notre Armée — enfin celle que j'ai connue — avait des officiers généraux « valables », ils étaient rares et n'ont pas toujours su se défaire du poids des autres. Les mêmes ont d'ailleurs continué en Algérie leur œuvre néfaste, retrouvant leurs popotes et leurs bureaux douilllets. Malgré cela, quelques chefs avaient pratiquement réussi, lorsque...

— *Les Américains ont-ils compris cette guerre d'Indochine ?*

— La solution, c'est le petit commando sur-entraîné, capable de « crapahuter » avec la boule de riz, la poignée de dattes, bien pourvu de moyens radio et d'appuis aériens. Les Américains n'ont pas compris grand chose à l'Indochine, ou, tout au moins, à cette guerre. Ils pensent trop « argent » et « puissance ». Il existe aussi chez eux, des cadres et des hommes qui connaissent la bonne méthode. Certains d'entre eux ont demandé à nous rencontrer, mais leurs Etats-Majors ne savent pas appliquer les méthodes de la guerre révolutionnaire. Ils sont vraiment trop prétentieux. L'un de ces officiers, à qui je demandais pourquoi ils n'acceptaient pas le concours de certains cadres français, me répondit : « *nous n'aimons pas les livres dont les pages sont coupées !* » Si les Américains tiennent le coup et reprennent des principes dont l'application a fait ses preuves d'efficacité, tout peut-être sauvé. S'ils abandonnent, nous ne donnerons cher ni du Pacifique ni de l'Australie. Vont-ils rester ? Ils sont écrasés par la paperasserie, gênés par les atermoiements, l'indécision de leurs E.M. Il faut tirer le meilleur parti d'une défaite provisoire. Reconnaître ses erreurs, et savoir que c'est l'homme seul qui compte, dans ce conflit. Je me répète : on ne vainc pas seulement avec de l'argent et des moyens matériels. Il faut surtout *la volonté de vaincre !* Et aussi l'amour.

Je viens de passer trois heures passionnantes en compagnie de l'un de ceux qui ont vécu l'Indochine, l'ont aimé passionnément, l'ont faite française et ont été trahis.

Guy Lancelot.

Mars 1883 : mort de Karl Marx. Mars 1917 : déclenchement de la révolution bolchévique. Sans l'acte révolutionnaire décidé par Lénine, la mort de Marx n'aurait pas de signification. Voici les biographies de deux hommes : le doctrinaire touffu et nébuleux, le révolutionnaire précis et méthodique.

KARL MARX

Né dans une famille fort aisée à Trèves le 5 mai 1818, fils de l'avocat israélite Marx Hirschel (devenu Heinrich pour plus de sûreté), lui-même fils du rabbin Lévy Marx, le jeune Karl Marx avait pour mère une hollandaise d'origine hongroise — Henriette Presborck — descendant, elle aussi, d'une lignée de rabbins.

Karl Marx fit ses études au Collège de Trèves puis à l'Université de Bonn en automne 1835 qu'il quitta bien vite pour entrer en octobre 1836 à l'Université de Berlin, où il se lia avec Ludwig Feuerbach, fils du célèbre criminaliste. En avril 1841, Karl Marx sera nommé in absentia docteur en philosophie de l'Université d'Éna.

En 1842, Karl Marx est rédacteur en chef de la « Rheinische Zeitung » (La Gazette rhénane) fondée le 1^{er} janvier de cette année-là à Cologne par Moïse Hess et les radicaux afin de faire opposition au cléricisme jugé trop voyant de la « Gazette de Cologne ». Moïse Hess avait voulu confier la direction du journal à Friedrich List qui déclina le poste, offert alors à Marx.

Karl Marx allait conduire le journal à sa perte non pas du fait des commanditaires, mais du gouvernement prussien. Le 31 mars 1843 il recevait l'ordre de faire cesser la publication.

En juin 1843 Marx épousa à Kreuznach Jenny von Westphalen, fille du baron-préfet de Trèves, protégé du duc de Brunswick. Elle lui donna 3 filles et Marx fut d'autant plus attentif à la dot du futur qu'il n'entendait pas en donner lui-même. Jenny, l'aînée épousa Charles Longuet, alors rédacteur en chef du journal des étudiants socialistes de Paris. Laura se maria avec Paul Laffargue, jeune créole

fils d'un planteur d'Haïti; elle se suicida pour échapper à une extrême détresse. La troisième, Tussy, se jettera par une fenêtre après une courte existence aventureuse et malheureuse qu'elle avait refusé d'associer à celle de Lissagaray, historien de la Commune.

Marx vient en France à l'automne 1843 où il s'installe à Paris, rue Vaneau. Par Moïse Hess, il y connut Louis Blanc, Dezamy, Victor Considérant, Leroux et surtout Proudhon dont la personnalité se détachait nettement du groupe. Son livre de 1840 : « Qu'est-ce que la propriété ? » avec sa réponse plus fameuse « La Propriété, c'est le vol », avait fait sa renommée, consolidée encore par un procès en Cour d'Assises.

Au cours de l'année 1844, Proudhon eut plusieurs entrevues avec Marx qui l'admirait. Cependant la totale divergence de leurs conceptions et de leur caractère allait faire d'eux d'irréconciliables ennemis. A Paris, Marx va éditer les « Annales franco-allemandes » dont le projet avait été élaboré par Arnold Ruge lequel se chargea de trouver des collaborateurs français. Lamennais refusa, Lamartine l'imita ainsi que Cabet, puis Considérant

et Louis Blanc. Finalement, elles parurent avec une rédaction uniquement allemande, en février 1844, sous forme d'un fascicule double; on annonçait 12 livraisons par an, celle-là fut la dernière en même temps que la première. Le gouvernement en suspendait la publication. C'est une expérience qui prend place dans la longue suite des publications que Marx devait conduire à leur fin avec une régularité soutenue.

Expulsé par le gouvernement français, Marx s'installa le 1^{er} février 1845 à Bruxelles et Engels l'y rejoignit en mars. C'est là qu'à la demande de la Ligue des communistes — société secrète de propagande révolutionnaire — il rédigea en 1847 le Manifeste communiste, qui paraît finalement à Londres, en allemand, en février 1848.

L'atavisme prédisposait le chevelu athée à la vie errante. Dans la capitale anglaise, le bourgeois Karl Marx, en redingote sur laquelle joue le cordon d'un monocle qu'il ajuste avec des gestes de lord, va s'employer à la rédaction d'un livre sacré — *le Capital* — dont le premier tome paraît en 1867.

Il avait offert de le dédier à

Julien Borchart, spécialiste particulièrement respectueux de la pensée de Marx affirme, dans la préface de l'édition abrégée du Capital :

« La difficulté de l'œuvre de Marx réside pour une très grande part dans le fait que, pour en saisir convenablement un des parties, il faudrait, en réalité connaître toutes les autres. Il n'y aurait guère d'exagération à affirmer que les premiers chapitres doivent faire au profane qui, pour la première fois se risque à leur lecture, l'impression d'être écrits en chinois... Aussi, dès la première minute ai-je su avec évidence que je devais retourner du tout au tout la suite des idées et de leur présentation. Beaucoup de ce qui figure dans le 3^e tome a dû être placé tout au commencement... C'était déjà beaucoup de gagné... »

LENINE

Darwin, qui refusa par une lettre courtoise excipant de son ignorance des problèmes économiques. Karl Marx dédia alors sa bible à la mémoire de Wilhelm Wolff, communiste de Silésie, son ami depuis 1848 et qui venait de mourir à Manchester.

La 1^{re} Internationale (*) qui vit le jour à Londres le 28 septembre 1864 donnera, au début, de grandes satisfactions à Marx. Il s'était institué le théoricien du mouvement. Mais la 1^{re} Internationale ne cessera d'être le théâtre de luttes violentes de tendances et de personnes.

Marx fut sa vie durant entretenu intégralement par Engels qui lui versait une rente de 350 livres par an. Friedrich Engels, de deux ans plus jeune que Marx, issu d'une vieille famille industrielle de Barmen et dont le père a fondé et dirigé une filature à Manchester, était le confortable associé de la firme Ermen-Engels. D'Angleterre il envoyait à Marx des chroniques anglaises et quand le prophète vint se fixer à Londres, il lui fit rencontrer O'Connor Cobden et surtout Robert Owen. Engels, devenu le prophète en second du marxisme, s'embourgeoisera au point d'être même admis à la Bourse de Manchester! C'est lui d'ailleurs qui, après la mort du Maître, achèvera son œuvre « Das Kapital » et fera paraître les Livres 2 et 3 en 1885 et 1894. Marx, qui s'était finalement retiré de toute vie politique active, se consacrait à la rédaction de sa bible. Il vécut alors dans la tranquille certitude que sa dialectique contenait pour l'éternité la solution de tous les problèmes.

Il mourut le 17 mars 1883 à Londres. Ses obsèques furent suivies par peu de monde : Liebknecht, Longuet, Laffargue entouraient Engels qui prononça l'éloge funèbre de celui qui déclarait quelques jours avant : « on ne fera jamais rien avec la Russie, les Etats-Unis, voilà l'espoir ».

(*) La 1^{re} Internationale est connue comme Association internationale des travailleurs et conçue comme devant assurer un rôle d'information mutuelle. Elle prend un caractère de plus en plus politique au cours des divers Congrès, Lausanne 1867, Bruxelles 1868 et 1874, Bâle 1869, La Haye 1872, Genève 1873, Berne 1876. Son siège qui était à Londres se transporte à New-York. Elle disparaît en 1876.

Les chefs de mouvements révolutionnaires ne s'improvisent pas.

C'est le 10 avril 1870, à Simbirsk, sur la Volga, que naquit dans un milieu parfaitement conformiste, Lénine — de son vrai nom Oulianov — qui reçut le prénom de Vladimir; ce qui signifie : *le maître du monde!*

Le père de Lénine, Ilya-Nikolaevitch Oulianov, après avoir été professeur de mathématiques et de physique, était devenu Directeur de l'enseignement primaire du gouvernement de Simbirsk, (Oulianovsk), et en même temps Conseiller d'Etat en service actif : titre qui s'accompagnait pour lui et ses enfants de la noblesse héréditaire. Commandeur de l'Ordre de Saint Vladimir, le père de Lénine à qui l'on donnait de l'Excellence, portait avec élégance sur son uniforme les épaulettes à grosses torsades, car, selon le protocole tsariste, il se situait au même rang que les Généraux de Brigade.

La mère de Lénine qui reste un mystère dans la littérature soviétique officielle n'en sera pas un pour nous. Elle s'appelait Maria-Alexandrovna Blank, femme d'une grande culture, polyglotte et musicienne. Son père Alexandre Blank, donc le grand-père maternel de Lénine, était médecin et grand propriétaire dans la province de Kazan. Il avait épousé une Allemande de la colonie de la Volga et c'est pourquoi leur fille, la mère de Lénine, fut élevée dans la meilleure tradition protestante.

Vladimir -Illitch Oulianov dit Lénine suivra d'abord les cours du Collège de Simbirsk, où il a comme directeur F. Kerensky, père d'Alexandre qui, chef du gouvernement provisoire en 1917, sera son plus mortel ennemi.

Le 8 mai 1887, Alexandre, frère aîné de Lénine, étudiant, est pendu pour avoir participé à un attentat contre le tsar Alexandre III. Ce malheur endurecit Lénine qui, quelques mois plus tard, s'inscrit à l'Université de Kazan d'où, à la suite de manifestations étudiantes, il sera envoyé en résidence forcée vers le Nord.

Exil austère s'il en est, mais qu'utilisera Lénine pour y étudier le *Capital* et devenir marxiste à vie. Du cercle socialiste de Kazan où il s'est inscrit en 1890, jusqu'à sa mort en janvier 1924, il restera fidèle à cet engagement.

Autorisé à suivre des cours de Droit à Saint-Petersbourg, capitale de la Russie tsariste, Lénine adhère à l'un des groupes de la « Libération du travail » créé par Gueorgueï - Valentinovitch Plekhanov, initiateur du marxisme en Russie.

L'année 1892 voit Lénine secrétaire d'un avocat à Samara qu'il quittera en automne 1893. Lénine se fait alors inscrire au Barreau de Saint-Petersbourg tout en ne cessant de fonder et d'animer des sections socialistes illégales. Si l'avocat n'a pas de clientèle, il a néanmoins trouvé rapidement une audience nationale.

En 1894 Lénine devient *révolutionnaire professionnel*, c'est-à-dire fonctionnaire rétribué de la social-démocratie russe.

Arrêté le 9 décembre 1895, il passera 14 mois en prison et, au terme de sa peine, le tsar le relègue en Sibérie orientale qu'il quittera le 11 février 1900.

Entre temps, le 10 juin 1898 Lénine épouse celle qui sera sa secrétaire en même temps que sa femme — Nadejda-Konstantinovna Kroupskaïa — représentante typique de l'intelligentsia féminine et dont le père et la mère sont de noble naissance.

Redevenu libre, Lénine part à Munich et y fonde le journal « *L'Iskra* » (L'étincelle) dont le premier numéro paraît le 24 décembre 1900, portant en épigraphe la réponse des révolutionnaires décebristes au poète Pouchkine : « De l'étincelle jaillira la flamme ». Il fait pénétrer clandestinement le journal en Russie : *L'Iskra* servira ainsi de lien aux groupes socialistes jusqu'alors isolés.

Après des ennuis avec les autorités bavaroises, Lénine transfère *L'Iskra* à Londres. Là, il va se lier avec Plekhanov pour combattre les *économistes* ou, selon lui, les *marxistes dégénérés* : « Ah! ah!

mes gaillards, si vous vous obstinez à ne regarder que le derrière du prolétariat, vous paierez cher cette triste manie ».

Après divers séjours à Munich, Leipzig, Londres, on retrouve Lénine en mars 1902 à Munich où paraît : *Que faire ?* petit livre sans doute, mais d'une immense portée. En quelque sorte la charte du parti. Lénine résume les deux tâches de la social-démocratie : — mettre au point une théorie révolutionnaire qui soit un « guide pour l'action » et — créer et développer une organisation de révolutionnaires professionnels, très centralisée et très disciplinée.

En bref, il interprète le marxisme en y ajoutant ce qui ne s'y trouve pas, c'est-à-dire des principes d'action révolutionnaires. Deux brochures le confirment : *Un pas en avant, deux en arrière* publié en 1904 et *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution* qui voit le jour en 1905 : ainsi se trouve définie douze ans avant, la tactique de la conquête du pouvoir.

Dès 1904, alors à Genève, Lénine y fonde le périodique *Vpered* (« En avant ») qui voit le jour le 4 janvier 1905, année des événements tragiques de Port-Arthur.

Les désastres de la guerre russo-japonaise ont retenti sur la situation intérieure du gouvernement déjà miné par le mécontentement général. Partout éclatent des émeutes paysannes. A Saint-Petersbourg, c'est le fameux *dimanche rouge*. Ouvriers et petites gens sont dispersés sous les feux de salve de la troupe. Mais des troubles incessants se développent et vont se traduire, en octobre 1905 par la grève générale, à Moscou. Le 13, un Comité (ou Soviet) des députés ouvriers, le premier, se forme à Saint-Petersbourg sous la direction de Trotsky, opposé à Lénine. Environ 2.000 châteaux brûlent sur toute l'étendue de la Russie. Le 17 octobre, le tsar cède et accorde une Constitution et une Douma (parlement). Les jours passant, Nicolas II se reprend et commencent alors, avec le ministre Stolypine, de longues années de répression policière. Fin 1907, Lénine quitte la Finlande où il s'était rapidement réfugié. Il ne reviendra en Russie que dix ans plus tard pour y faire quelque bruit !

Lénine vient vivre à Paris. Après être descendu à l'Hôtel des Gobelins, 57, bd St-Marcel, puis, de décembre 1908 à juillet 1909 au 24, rue Beaunier, la maison est toujours là, plus cossue que les autres. — Lénine déménage pour le 4 de la rue Marie-Rose, où il restera 3 ans, donc jusqu'à la fin de son séjour en France, qu'il quitte alors pour Cracovie. A Paris, Lénine se rend fréquemment à l'imprimerie bolchevique, 110, avenue d'Orléans, où se trouvait en permanence Zinoviev, qui ne la quittait que pour l'Agence Z du Crédit Lyonnais, au 19 de la même avenue et qui gérait le compte Lénine, le premier trésor de guerre bolchevik. De longues maturations après ses multiples séances aux bibliothèques européennes, va sortir *Matérialisme et empiriocriticisme*, ou-

Un révolutionnaire professionnel

vrage philosophique destiné à répondre aux conceptions différentes d'autres marxistes. Le 5 mai 1912, ses partisans réussissent à faire paraître à St-Petersbourg le premier numéro de la *Pravda* (Vérité). Au Congrès de la II^e Internationale à Stuttgart, avec sa commère Rosa Luxembourg, Lénine fait introduire une motion disposant qu'en cas de *guerre impérialiste* les socialistes doivent travailler pour la *transformer en guerre civile*. Les socialistes d'Europe condamnent cette attitude, mais Lénine va lutter à contre-courant.

Mais, en août 1914, au lieu de célébrer à Vienne comme ils l'avaient préparé le cinquantenaire de la création de l'Internationale, ses plus fameux chefs se solidarisent avec les gouvernements bourgeois...

Le 23 août 1914, les Oulianov sont de nouveau à Berne.

Fin février 1917, en moins de cent heures, à Petrograd, le tsarisme est balayé. C'est la dernière révolution du XIX^e siècle. C'est 1848...

Lénine revient en Russie après un exil de dix ans.

Nous avons développé ces événements dans notre livre « Les baïonnettes du Kremlin » (*) nous

n'y reviendrons pas ici, nous contentant de renvoyer le lecteur à cet ouvrage.

Quand il arrive en Gare de Petrograd en avril 1917, Lénine salue le président du Comité exécutif par un « Vive la révolution socialiste mondiale » qui glace les porteurs de bouquets. Au siège du Comité central bolchevik, il expose ses *Thèses d'avril* et développe un plan d'action très adapté à la psychologie populaire, qui inquiète ses lieutenants : « Le pouvoir aux soviets », « Ne laissez pas prolonger la guerre ». « Il est fini » disent de lui les politiques.

Il n'empêche cependant que, le 2 mai 1917, Milioukov, ministre des Affaires étrangères, le plus jusqu'au-boutiste des politiciens russes est contraint de démissionner.

Le 10 juin, 400.000 manifestants se rassemblent pour protester contre l'offensive en Galicie que vient de déclencher Kerensky, ministre de la Guerre.

Le 5 juillet, se déroule une démonstration qui tourne à l'émeute. Le gouvernement s'affole et finalement fait tout ce qu'il fallait pour que la situation se retourne en faveur des Bolcheviks.

Lénine précipitamment réfugié en Finlande harcèle de messages, de lettres, de missions, le comité central bolchevik pour qu'il prépare et exécute l'insurrection armée contre le gouvernement provisoire. Malgré de nombreux hésitants, le comité central arrête les mesures nécessaires. La suite est bien connue : en quelques heures l'appareil de l'Etat tombe aux mains des Bolcheviks.

Pour expliquer le succès de Lénine, il faut tenir compte en premier lieu de l'application quasi surhumaine, et exclusive de toute autre préoccupation, à une tâche révolutionnaire.

La carrière de Lénine est toujours d'un intérêt actuel car elle montre comment on prépare, on exécute, on utilise une révolution et elle explique comment une majorité béatement confiante dans la solidité des institutions est à la merci d'une minorité agissante et fortement organisée.

Robert-Jean Bradout.

(*) « Les Baïonnettes du Kremlin » de Robert-Jean Bradout. (Ed. St-Just. 7,40 F.). Voir également le « Lénine » de Gérard Walter (Marabout).

MYTHOLOGIE de l'art africain

Les *Cahiers pédagogiques* font une place importante à l'art africain et à la « négritude ». On sait tout le tam-tam que les progressistes ont fait autour de l'art nègre. Mais le bilan exact est fort maigre. La production artistique africaine consiste essentiellement en de la sculpture (plus précisément masques, statuettes, etc.).

● L'art nègre idéal.

Si réduit que soit cet art, un nérophile notoire, Michel Leiris, nous dit « que par essence il s'oppose au dilettantisme, et peut être considéré comme un art engagé par excellence ». Engagé contre qui ? Contre l'art occidental, et M. Leiris ne le dissimule pas : « la sculpture occidentale du fait même qu'elle est essentiellement destinée à produire un certain effet sur celui qui la regarde, s'est engagée dans la voie fautive qui consiste à appliquer à la sculpture des moyens descriptifs et plus, d'ordre plus ou moins spectaculaire, moyens qui ne sont que des succédanés picturaux parce que l'on procède en ce cas à un arrangement des surfaces plutôt qu'à une véritable organisation des volumes ». De même le peintre cubiste Juan Gris reconnaissait que c'était « le contraire de l'art nègre qui se base sur l'individu pour essayer de suggérer un type idéal ». Juan Gris soulignait aussi l'aspect « anti-idéaliste » de l'art

● Les chantes de la négritude.

Incapable d'assimiler une civilisation qui lui est étrangère, incapable d'égaliser le Blanc quoi qu'il fasse, le Noir souffre d'un complexe de frustration. Ce complexe a un aspect négatif, la haine du Blanc et de ce qu'il représente, mais aussi un aspect positif, le concept de la négritude. Pour tout dire il demeure assez vague dans l'esprit de la plupart de ses défenseurs et souvent n'est qu'un aspect particulier, enveloppé de jargon pseudo-philosophique, du racisme anti-blanc le plus primitif. Ce fut le cas du médecin antillais Franz Fanon, l'un des plus frénétiques adversaires de l'Occident. Léopold Senghor, Aimé Césaire, Cheilah Anta Diop, bien d'autres encore sont les chantes noirs de la négritude. En Europe, son défenseur attitré est

Rien dans le domaine de la musique, peinture, architecture. Quant à la littérature, elle est le fait de Noirs très occidentalisés comme Aimé Césaire ou Léopold Senghor ; nous verrons quels résultats cela a donné. On nous apprend que « le folklore africain en est au stade des troubadours qui s'appellent les griots ».

nègre ; il convient de ne pas se méprendre sur la signification et la valeur de ce terme sous la plume de Juan Gris. On pourrait croire en effet qu'il s'agit d'un art attaché à la représentation de la réalité, réaliste en quelque sorte. Il n'en est rien. A la différence de l'art grec qui partait de l'homme pour atteindre l'idéal en s'efforçant « d'élever à la beauté divine les échantillons d'humanité dont il s'est inspiré ». Léopold Senghor exolique encore que l'art nègre est avant tout « participation sensible de la réalité qui sous-tend l'univers à la surréalité plus exactement aux forces vitales qui animent l'« univers » et Michel Leiris conclut en déclarant « ce qui compte, ce n'est pas un naturalisme de surface, mais le fait que les sculptures nègres en tant que « manifestations diverses et précises de grands principes et d'idées générales » se posent comme des réalités présentes et non comme de simples effigies ».

M. Sartre. Cela ne saurait surprendre de la part d'un personnage qui a fait sa carrière sur tout ce que l'Occident a produit de dégénéré et de putride et qui se range naturellement parmi les pires ennemis d'un monde qu'il a largement nourri. De sa part, c'est un réflexe quasi-biologique. L'essentiel du jargon dont les penseurs noirs enveloppent leurs élucubrations, c'est chez lui qu'ils le trouvent.

Les *cahiers pédagogiques* nous donnent quelques aspects fort significatifs de la négritude ; certains sont cocasses. Si le président agrégé Senghor n'aime pas le cacao « je déchirerai les rires Banania sur tous les murs de France », le député-maire Aimé Césaire préfère le beafsteak et le civet (de chat) : « il exalte le cannibalisme ou la sorcellerie des dépouilles de chats masqués ». On nous signale d'ailleurs qu'à ce moment-là, Césaire faillit perdre la raison.

Autre aspect de la négritude : l'attaque contre les valeurs occidentales « il s'agit de mettre au pilori les valeurs européennes qu'elles s'appellent raison, remords... » Et Césaire précise que « deux et deux font cinq » ; il ajoute « parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, nous nous réclamons de la démente précoce, de la folie flambante, d'un cannibalisme tenace ». De ce point de vue on peut dire que M. Soumialot et ses simbas ont illustré de façon saisissante...

Senghor est plus modéré, pour lui « la raison est hellène, l'émotion est nègre ». Pourtant, l'un des correspondants des *Cahiers pédagogiques*, à propos de la Mauritanie, « une difficulté particulière apparaît pour l'Histoire : à part quelques grandes épopées plus ou moins légendaires, l'histoire de ces pays n'est très souvent que les histoires de tribus nombreuses guerroyant entre elles, d'où il ne se dégage guère de leçon générale ». « Il ne s'agit plus de rappeler à l'Occident l'éminente dignité du nègre, mais de revendiquer contre l'Occident la paternité des œuvres de civilisation ».

Et le rédacteur des *Cahiers* commente ainsi cette proclamation : « Le noir ne nous demande plus de considérer les valeurs cultivées par les civilisations dont il est l'auteur. Il nous impose ces dernières et les oppose aux nôtres. Cette exaspération de la générosité mène à un messianisme sans équivoque et fait du noir moderne le héros civilisateur par excellence. A la limite, il n'est plus question de dialogue. Puisque la civilisation négro-africaine a été dans le passé la condition de toutes les autres, ne doit-elle pas dans l'avenir servir de modèle absolu ? » Enivré par de telles perspectives, certains, comme M. N'Krumah, se sont laissés aller à prophétiser « quand l'Afrique sera libre et indépendante nous verrons un épanouissement sans pareil de l'esprit humain ». Et le rédacteur est bien obligé de remarquer qu'à ce niveau la négritude devient une mythologie.

Les auteurs du cahier ne cherchent pas à découvrir les raisons de cet état de choses. Quand ils le font, comme le Dr dahoméen Solange Faladé, ils n'envisagent que les explications d'ordre mésologique. Ce n'est pas le lieu de revenir ici sur une discussion qui nous entraînerait trop loin. Les lecteurs d'*Europe-Action* ont déjà été familiarisés avec ces questions.

Jean-Claude Rivière.

Cet article fait suite à l'analyse de l'échec culturel français en Afrique paru dans le n° 26 d'*Europe-Action*.

LE MOUVEMENT FLAMAND

Au cours d'une histoire mouvementée, les Flamands ont combattu nombre de leurs voisins. Pourtant, ils n'eurent jamais à s'attaquer aux provinces désignées actuellement sous le nom de Wallonie, et avec lesquelles au contraire, ils ont toujours été liés par leurs origines et leur passé historique. Il a fallu la création, à partir d'une conception artificielle, d'un état unitaire, la Belgique au sens moderne du mot, pour dresser en 1830 l'une contre l'autre des communautés différenciées jusque là seulement par la langue.

Ce nouvel état naquit de l'agitation faite vers 1830 par un groupe politique de Bruxelles, « l'Union ». S'appuyant sur des griefs parfois fondés contre la politique intérieure du roi des Pays-Bas, ce mouvement parvint à provoquer des émeutes, finalement armées, qui aboutirent à la scission de fait du pays. Une nouvelle frontière s'instaura, qui traversait arbitrairement les provinces de Flandre, de Brabant et du Limbourg. Au XIX^e siècle, le terme de *Flandre* perdit, dans le langage courant, sa signification originelle désignant l'ancien comté de Flandre, pour s'appliquer à toute la partie septentrionale de la Belgique où l'on parlait le néerlandais. Le terme de *Wallonie*, néologisme datant de la même époque, vint désigner les provinces du Sud : Hainaut, Brabant wallon, Namur, Liège, Luxembourg belge.

Dès la consolidation de l'état proprement belge, le Régime se révéla le destructeur systématique de l'héritage culturel particulier des flamands. La seule langue officielle dans la magistrature, l'Armée, l'enseignement supérieur étant le français, une réaction, rapidement hargneuse, devait nécessairement se produire. Ainsi apparut le Mouvement flamand.

Ses promoteurs, Jan David, Jan Frans Willems, Hugo Verriest étaient des intellectuels appuyés par les étudiants. Albrecht Rodenbach, jeune étudiant mort en 1880, à l'âge de 23 ans, écrit des poèmes épiques et anime une Fédération des étudiants nationalistes flamands, la *Blauwvoeterij*. Le mouvement est alors purement culturel, bien qu'une esquisse d'action

politique soit faite par Adolf Daens, avec son mouvement de justice sociale, d'inspiration nationale et chrétienne. Daens était d'ailleurs, comme Verriest et Veschaevé, prêtre catholique. Il faut cependant savoir, que les prêtres militant dans les rangs flamands s'attiraient la réprobation du haut clergé.

● Activisme flamand.

Durant la guerre de 1914-18, les soldats flamands (80 % des effectifs de l'armée belge) sont commandés au Front de l'Yser, et envoyés au feu en une langue étrangère à beaucoup d'entre eux. Ceux qui s'insurgent contre cet état de choses, sont envoyés dans des camps disciplinaires à Auteurs ou à Cézembre. De jeunes officiers, comme Joris van Severen ou Frans Baels (1), n'hésitent pas à défendre leurs hommes, mais dans le camp civil, en pays occupé, nombre d'activistes flamands, comme August Borms (2), trouvent plus de compréhension chez l'autorité occupante qu'auprès de l'Etat belge : il fallut cette occupation pour obtenir, à Gand, la première Université flamande. D'où un climat de sympathies et d'inimitiés qui devait marquer pour longtemps l'esprit flamand.

La guerre terminée, les activistes flamands sont poursuivis et emprisonnés. Certains doivent s'exiler. C'est du ressentiment de ces premiers Militants et du dégoût de nombreux soldats à l'égard d'une Armée qui les avait bafoués, que naît la première formation politique importante, le *Frontpartij* (parti frontiste), organisation résolu-

ment anti-unitaire, et même antimilitariste. Joris van Severen est élu député de ce parti, mais cet homme, passionné de grandeur et de discipline, est rapidement déçu par le côté négatif de l'action parlementaire.

En 1931, il fonde sa propre organisation : le *Verdinaso* (*VERbond van Dierse NATIONAAL-SOLIDARISTEN*, Ligue des Nationaux-Solidaristes Thiois). Ce nouveau mouvement va dominer toute la vie politique flamande de l'entre-deux guerres. C'est un mouvement de type militaire, comme toutes les formations de l'époque, qui exige de ses Militants un engagement total et presque monastique. Il se distingue, par son esprit et sa doctrine, du parti VNV (*Vlaams Nationaal Verbond*), qui succède en 1933 au parti frontiste, sous l'autorité de Staf de Clercq.

Le VNV choisit l'action parlementaire que van Severen refuse. Il obtient même jusqu'à 17 représentants à la Chambre des Députés en 1939, alors que le Verdinaso forme ses Militants en vue d'une prise du pouvoir complète, sanctionnée par le Roi et par le peuple.

Le Verdinaso diffère aussi du VNV quant à ses propositions pratiques, en dépassant le régionalisme flamand pour viser à rétablir l'unité des Pays-Bas dans une union décentralisée de 17 provinces néerlandaises, régions wallonnes comprises.

● Joris van Severen.

En mai 1940, dès le début des hostilités germano-belges, Joris van Severen est arrêté par la police du Régime, puis emprisonné, déporté, et finalement assassiné à Abbeville. En 1941, le Verdinaso, déjà frappé par le gouvernement belge, se voit visé à son tour par les forces d'occupation allemande qui estiment que cette formation disciplinée ne convient pas à leurs vues semi-annexionnistes. Le VNV, en revanche, collabore avec l'occupant.

1944-45. Le gouvernement belge exilé à Londres, se rétablit à Bruxelles. Il fait aussitôt porter ses coups contre tous ceux qui trop tôt avaient cru à l'heure de l'Europe. Une épuration d'une ampleur inimaginable s'abat sur le pays. On emprisonne, on torture, on fusille. Les flamands sont particulièrement

visés par un Pouvoir qui sait que plus de 100.000 néerlandais se sont engagés volontairement pour combattre, et des jeunes filles pour servir comme infirmières, sur le Front de l'Est. Ceux qui ne sont pas tombés sur la terre russe, sont pourchassés sans pitié. Le gouvernement belge s'attire ainsi, à nouveau, une haine féroce de la part d'une nouvelle et importante fraction de l'opinion flamande.

Les flamands n'ont pas oublié. Aujourd'hui, ils sont chaque année des centaines à fleurir la tombe de Joris van Severen. Ils sont 100.000 à se retrouver tous les ans au Pèlerinage de l'Yser.

La Flandre est donc restée l'une des rares régions européennes où l'esprit nationaliste, cautionné par le sang des martyrs, consolidé par la prise de conscience d'elle-même d'une communauté menacée dans ce qu'elle a de particulier, n'est pas brutalement disparu en 1945. La jeune génération à son tour est gagnée de plus en plus par sa cause. En 1964, lors des manifestations de rue, les drapeaux du Régime sont arrachés et traînés dans le ruisseau.

Après 1945, l'action politique purement flamande a repris forme et vie avec la *Vlaamse Concentratie*, devenue depuis la *Volksunie* (Union du Peuple). Aujourd'hui, la *Volksunie* est un parti bien structuré, qui se présente aux élections communales et parlementaires avec succès. Aux élections d'octobre 1964, un Anversois sur huit a voté pour lui. Aux élections parlementaires de 1961, le parti a obtenu cinq sièges à la Chambre des Représentants, chiffre qui pourrait être augmenté aux élections de ce printemps.

● Peuple flamand.

La *Volksunie*, parti d'opposition nationale, a d'abord étendu son influence principalement dans les classes moyennes, et dans certains milieux chrétiens et flamingants. Puis, le mouvement a tenté de s'étendre aux milieux plus populaires, en tablant sur le déséquilibre entre la proportion de wallons et de flamands dans les organismes d'Etat. Mais ce désir a surtout abouti à la formation d'une aile nettement progressiste, dont le journal « *Het Penneen* » crut

bon, en son temps, d'encenser Castro ou le F.L.N.!

A l'autre extrémité, au contraire, se trouve une aile nationaliste, opposée à la marxisation du mouvement flamand, et qui tente de lui donner un souffle nouveau conforme aux problèmes actuels et à l'inspiration de ses précurseurs. On lit dans ces milieux le périodique « *Ter Waarheid* », qui a fusionné assez récemment avec l'excellente revue de formation « *Dietsland Europa* » où se retrouvent à la fois de jeunes Militants et des chroniqueurs ou responsables tels que Roeland Raes, Hugo Schiltz, Karel Dillen.

Ce sont eux qui tentent de donner aux jeunes flamands des notions pratiques sur le combat qu'ils doivent mener. Ils montrent que des buts positifs ne peuvent plus se concevoir avec le seul ressentiment, le chauvinisme ou le régionalisme; que l'adversaire réel n'est pas le peuple wallon, mais le Régime, quelle que soit la langue que parlent ses représentants.

La droite francophone flamande a tragiquement manqué à sa mission en se coupant des siens par indifférence pour leurs griefs, et

par incompréhension pour l'âme profonde de son peuple, en sorte qu'elle se trouve maintenant à l'écart de la communauté flamande alors qu'elle aurait pu encadrer ses efforts de rénovation nationale et européenne.

On a parfois reproché aux militants nationalistes flamands, ou à un organisme tel qu'*Europafront*, de vouloir « aller trop vite », et de mobiliser pour l'Europe « trop tôt », c'est-à-dire avant que le combat flamand ait abouti. Mais pour notre part, nous estimons que les problèmes ne peuvent pas être séparés. Nous continuerons à travailler et à nous battre « trop tôt », pour qu'au jour de l'unité européenne, notre peuple, le peuple des Bas Pays au Bord de la Mer, n'arrive trop tard à l'appel.

Fred Rossaert.

(1) Frans Baels, professeur d'Université, éminent gynécologue et cancérologue, fut condamné à mort en 1946 pour activités nationalistes. Il vit aujourd'hui en exil.

(2) August Borms était professeur de philologie. Il fut fusillé sur ses béquilles en 1946. Une « exposition Borms » organisée en 1964-65 par la *Volksunie* a rencontré un immense succès dans toute la Flandre.



JEUNESSE DE FLANDRE
les hauts tambours lansquenets

Le cahier trimestriel sur l'Afrique du Sud doit paraître, à la fin de ce mois. En avant-première, nous donnons ci-dessous des extraits de l'important discours prononcé par le D^r H.F. Verwoerd, Premier ministre de la République Sud-Africaine, le 9 mars 1960. Prévoyant que la politique du monde capitaliste — dite « d'apaisement » conduirait en fait au chaos dans l'ensemble du continent africain, il devait déclarer :

« On accorde aujourd'hui un tel soin aux noirs et aux pays de couleur d'Afrique et d'Asie, qu'il semble que nul n'a le droit d'apporter un point de vue différent sur un autre aspect de la question : le rôle de l'homme Blanc, et le danger qui existe pour lui aussi bien que pour les non-Blancs, à abdiquer son rôle et la position de force à laquelle il a droit. C'est pourquoi je désire adopter sur ce point une position définitive.

La psychose mondiale.

J'ai l'impression qu'on n'accorde pas dans le monde une attention suffisante au rôle du Blanc. Il s'est créé une psychose mondiale qui implique de ne penser qu'aux droits, aux privilèges et aux libertés des non-Blancs, alors que c'est le Blanc qui est le responsable de tout ce que le Noir peut avoir d'idéaux, d'ambitions et de facilités.

Examinons la position des Blancs dans le monde actuel. Oublions le rôle qu'il joua dans les siècles passés. Dans le monde actuel, à l'âge atomique, qui est responsable du développement des recherches et des découvertes, ainsi que de leurs applications dans tous les domaines ? En comparaison avec leur nombre, quelle est dans tout cela la part des nations non-blanches ? Quelle est la part qui, en tant que telle, émane des nations colorées d'Asie ou d'Afrique ? N'est-ce pas aujourd'hui les Blancs qui, par leur initiative, leurs capacités cérébrales, leurs organisations, les états qu'ils ont mis sur pied, leur puissance économique, ne sont-ce pas

L'HOMME BLANC : DIRIGER ET CRÉER

eux qui, non seulement donnent à chaque chose sa direction, mais créent tout ce qui se rapporte à ce qu'on utilise actuellement dans notre civilisation ? N'est-ce pas un fait que les nations non-blanches sont essentiellement imitatrices, qu'elles imitent et utilisent les choses, mais qu'elles ne créent rien ?

Il est illusoire de croire que les peuples d'Afrique se servent de l'indépendance qu'ils ont obtenu, et qu'ils assurent la responsabilité entière des événements de leurs Etats. Enlevez les Blancs de presque tous ces Etats qui se forment, enlevez les officiels, les constructeurs. Que reste-t-il ? Ces Noirs peu-

vent-ils se gouverner d'eux-mêmes en tant que nation, peuvent-ils maintenir une économie ? Ils ne le peuvent pas.

Ce qui veut dire que le rôle des Blancs dans ces territoires dits indépendants, est d'une importance vitale,

Voilà pourquoi nous ne permettrons pas à cette sorte de psychose internationale de minimiser l'importance des Blancs, et de proclamer que le Noir doit seul nous commander. Ne laissons personne adopter l'idée que les Blancs d'Afrique sont tout juste bons à être balayés pour satisfaire l'opinion mondiale.

Une surenchère dégradante.

Je pose maintenant une question : les nations occidentales peuvent-elles se concilier ces territoires noirs auxquels elles offrent tout — présence, autorité, conseils, argent ? Ou laisseront-elles les états dits non-engagés se prononcer d'eux-mêmes contre le communisme et les pays de l'Est ? La compétition avec l'Est demeure. Le combat avec le communisme demeure. Mais seulement sous la forme d'une surenchère permanente. Chacun essaie d'offrir plus que l'autre, et se dégrade lui-même plus encore : plus d'abandon d'autorité, plus d'argent, plus de facilités.

Pour cette course Est-Ouest, il est d'évidence que les nations occidentales sont toutes prêtes à abandonner le peuple sud-africain, pour satisfaire à leurs visées : laisser les états dits « non-engagés » s'occuper de leurs affaires. Or, je demande : les nations occidentales gagneront-elles à agir ainsi pour quêter un appui ? Je réponds qu'elles n'auront nul soutien de cette manière, et j'affirme que ce qui est en train de se faire est le processus bien connu dans l'opinion britannique sous le terme d'« apaisement » : un compromis.

La solution.

Que proposent les Blancs en Afrique ? Ma réponse consiste à proposer que l'on poursuive les méthodes et que l'on applique les principes que nous avons adoptés depuis longtemps. Nous disons qu'il ne doit pas y avoir de mélange, ni mélange dans le domaine politique ni absorption des Blancs par les masses noires dans aucun domaine. Il ne doit y avoir ni mélange biologique, ni mélange politique, mais au contraire co-existence permanente, partout où il est nécessaire, comme dans notre Union, qu'un Etat blanc soit établi ou reste en vie pour assurer le développement progressif des Etats noirs voisins.

C'est la raison pour laquelle les Blancs en Afrique considèrent le développement de leurs voisins noirs comme quelque chose qu'ils doivent guider, de la base au sommet, et non seulement comme le don de privilèges aux dirigeants tandis que la population n'est pas encore mûre pour cette nouvelle situation, ce qui amènerait à l'oppression et à la dictature ».

« Je vous dis que verser son sang ne suffit pas. Il ne suffit pas de mourir. Il faut vivre et combattre, vivre et résister, vivre et vaincre ».

Gabriel d'Annunzio.

LA BEAUTÉ L'AMOUR ET LA GUERRE

Combattant et nationaliste, harangueur de foules et chef de guerre, d'Annunzio fut cela. Mais d'Annunzio fut aussi cet enfant-poète nourri d'auteurs antiques qui publie à 16 ans « Primo Vere », son premier recueil. A cette époque, il écrit à son père « J'aime les louanges... J'aime la gloire... J'aime la vie » et tout est dans cette phrase, tout comme on trouve dans ses poèmes d'adolescent l'annonce encore mal assurée de ses grands thèmes d'inspiration.

D'Annunzio est d'abord l'exubérance et la santé. « Primo Vere », et tous les volumes à suivre, reviennent sur le même appel : il faut s'affirmer, il faut être soi-même. Pour lui, cela prend forme d'un hommage, tantôt bucolique, tantôt emporté, à la beauté de la Nature. Pour lui, « la Mer, le soleil, les arbres, les fruits, une chevelure, l'amour, la jeunesse, flamme du monde », cela forme un tout. Il dit le panthéisme des choses : « Je vous sens dans mon cœur qui palpète, dans mes nerfs, dans mes veines, et chaque frisson est une strophe, une strophe divine, qui vole à l'immense poème de toutes les choses ». Il y a du Marc-Aurèle dans ces lignes. Mais son approche de la nature le met à la rencontre d'un monde de fraîcheur encore peuplé de naïades et de sylphes, de nymphes et de faunes ; la pluie dans les pinèdes, les esprits des eaux et des ruisseaux, les cultes au dieu inconnu, Fiesole en fleurs, les feuillages alourdis. Et c'est aussi Tibulle, Horace ou Catulle.

Mais l'homme va mûrir et durcir son engagement. Deux épisodes vont marquer ce moment : un tournant littéraire avec « *Laus Vitae* », un tournant historique avec la guerre de 1914.

Dans « *Laus Vitae* », qui paraît en 1903, d'Annunzio (qui est né le 21 mars 1863 à Pescara), associe son amour de la Nature au culte de l'héroïsme, son œuvre conte l'histoire d'Ulysse, mais « c'est l'Ulysse de Dante contaminé par Zarathustra » (G. Tosi). Le portrait qu'il fait du fils de Laërte est bien celui d'un dieu fait à l'image de l'homme et qui rejette toute incitation au renoncement. A la recherche de l'Hellade perdue, d'Annunzio incite l'homme à se dépasser. Le second chant de l'ouvrage assure « le Grand Pan n'est pas mort », Pan, la nature du monde que seuls ignorent « ceux dont l'ombre d'une croix fait courber le front ».

Quand la guerre éclate, le poète est en France où il s'est exilé pour échapper à ses créanciers ! C'est là, en Arcachon ou à Paris, qu'il va nouer relations avec les milieux littéraires et politiques du temps. Là aussi qu'il va développer son goût de l'héroïsme. Dès 1912, en effet, il abandonne peu à peu

ses premiers émerveillements, pour se tourner vers l'exaltation et la lutte. Si le « *Songe de l'homme preux* » ne voit jamais le jour, il écrit en revanche des « *Hymnes sacrés de la guerre juste* », une « *Electre* », cherche systématiquement dans l'Italinité les épisodes de grandeur et d'aventure : ses poèmes chantent aussi bien Léonard ou Dante que le rattachement de Trente à la patrie, l'entreprise de Tripolitaine, le geste de Garibaldi.

Il donne bientôt l'exemple. En 1916, on le trouve pilote d'avion. Sur son appareil il multiplie les missions dangereuses. Il est blessé à la tempe. On craint pour sa vie. Sera-t-il aveugle ? Des mois se passent, de nouveaux feuillets se noircissent et d'Annunzio, bravant les consignes, reprend son avion, repart au combat, survole Vienne « pour le geste », bombarde l'ennemi. Sa « *Canzone d'Oltre-Mare* » dit : « le paradis est à l'ombre des épées », mais la mort ne veut pas encore de lui.

La fin de la guerre trouve une conclusion imprévue : le gouvernement italien est incapable d'obtenir des alliés l'intégration de leur pays. Fiume et la Dalmatie ne sont pas rattachées à l'Italie. Du ressentiment général qui en résulte, le Fascisme naissant va saisir l'occasion. Pendant plusieurs années, il en sera le porte-parole. Dès 1919, il a, à sa portée, un événement étonnant créé par d'Annunzio, la célèbre épopée de Fiume.

Fin août, sept jeunes officiers insurgés, jurèrent de faire ce que le gouvernement Nitti n'ose pas : marcher sur Fiume, reprendre la ville par les armes. Ce sera « *Fiume o la Morte* » ! Sollicité, d'Annunzio accepte de prendre la tête de l'insurrection. Des volontaires sont prêts, les colonnes se mettent en route, forcent toute résistance. Le 11 septembre 1919, d'Annunzio revêtu de l'uniforme

des lanciers de Novare, entre dans la ville de Fiume en liesse. Aussitôt, un mouvement d'enthousiasme secoue tout le pays. Fantassins, artilleurs, marins, des volontaires se lèvent. Deux navires de guerre se rallient au mouvement. D'Annunzio est le chef d'un corps d'élite : les « *Arditi* ». Le Régime s'inquiète. D'autant que les *Fasci* soutiennent les insurgés. Le 24 décembre 1920, l'armée reprend Fiume et d'Annunzio doit se rendre. C'est Rapallo.

Le 15 mars 1924, après la prise du pouvoir fasciste, Fiume était pourtant rattachée définitivement à l'Italie, et Mussolini faisait décerner au chef de l'insurrection le titre de prince de Monteveneso. Outre une amitié entre les deux hommes, l'épisode témoigne aussi de l'incontestable influence qu'eut d'Annunzio sur le mouvement fasciste quant à son esprit extérieur, ses cris de guerre, ses rites, ses mythes et ses images. En portant la chemise noire, les hommes du P.N.F. se rappelaient la cravate et l'uniforme noir des *Arditi*. Après avoir été le cri des *Arditi*, la fameuse exclamation, « *Eia, eia, eia, allata* » devint le cri de ralliement des miliciens du Fascisme.

La mort familière le prend le 1^{er} mars 1938. Depuis dix ans, le Saint-Office avait mis à l'Index toutes les œuvres passées ou à venir de l'homme au double nom annonciateur — car il aimait à se faire appeler Gabriele dell'Annunzio — qui avait écrit : « *Homme, je ne crus à nulle autre vertu qu'à celle, inexorable, d'un cœur puissant* ». Sa tombe est surmontée d'une couronne de lauriers et du poignard des *Arditi* : dans la mort, il est pensée et action, les deux faces du miroir de l'homme.

Fabrice Laroche.

(1) D'Annunzio avait une vive admiration pour les jeunes précurseurs du Nationalisme. C'est à Maurice Barrès qu'il avait dédié ses « *Vers de France* ». Au moment de mourir, le député lorrain s'appretait à son tour à lui dédier son « *Mystère en pleine lumière* ».

Demain ils seront au pouvoir

Mon premier contact avec les militants de la F.E.N. fut une courte manifestation à la sortie d'une faculté parisienne. Les marxistes de l'U.N.E.F. en avaient fait leur fief. C'était chez eux. Cette semaine-là, le syndicat avait déclenché plusieurs manifestations. Sans doute décidé à surprendre l'adversaire chez lui, un groupe d'une trentaine de garçons de la F.E.N. étaient venus distribuer un tract : « Nous sommes là ! Nous ne laisserons plus les communistes agir seuls ! » La distribution ne devait pas durer plus de quelques instants. Les premiers papiers répandus, une nuée de coups s'abattait sur les étudiants nationalistes. Une cinquantaine, puis près d'une centaine de communistes s'étaient rassemblés pour « frapper du fafa ». Partisans des deux camps s'opposèrent en une courte et violente bagarre. Manifestement plus résolu et plus combattifs que les communistes, les nationalistes devaient s'en tirer à bon compte et laisser deux blessés « bolchos » au tapis. — Mais, qui sont ces gars-là ? disait un spectateur placide.

— Décidément, qui sont donc ces gars de la F.E.N. ?

— Des cogneurs, disent les communistes, anxieux.

— Des hommes dangereux avec lesquels il faut compter, ajoutent les intellectuels progressistes.

— Des agitateurs, bons à enfermer, proclament les flics du régime.

— Des p'tits gars bien gentils, disent encore quelques personnalités de droite.

Mais on dit aussi :

— Heureusement qu'ils sont là. L'université, sans eux, serait complètement marxiste. En plus, ils ont certainement fait le plus gros travail de définition politique entrepris depuis vingt ans. Tout cela est encourageant pour l'avenir.

J'ai voulu les connaître de plus près. Je les ai rencontrés dans leur salle de réunion. Une pièce très simple, murs blancs, tout un panneau tendu de toile rouge, un autre avec un drapeau dont les couleurs ont la disposition — en losange — du drapeau révolutionnaire et impérial. Un grand portrait de Michel Leroy, responsable nationaliste assassiné en Algérie, des affiches, une banderole, un électrophone qui diffuse de la musique d'Empire et les Préludes de Listz. Une réunion vient de se terminer : on y a fait le bilan des activités de la semaine, préparé celles de la semaine à venir, l'ex-

posé critique de la situation politique, l'analyse de la pensée nationaliste. A la fin, tous les militants, debout, reprennent leurs « chants de combat » :

— « Nationalistes, le combat qui commence... »

Au moment où les militants se retrouvent en groupe et commentent à discuter de leurs « coups » et du moral de l'adversaire, j'en prends quelques-uns à part :

— De quand date la F.E.N. ?

— De 1960, bientôt cinq ans de combat, dit un lycéen de 18 ans, admiratif. Mais demande à Georges, il y était !

Georges, un homme de 25 ans, qui termine son diplôme de Lettres et enseigne déjà dans un lycée, porte le cheveux court, il a le regard franc et la parole claire. Il me raconte :

— Le 1^{er} mai 1960, nous étions dix-sept dans une salle de restaurant au Quartier Latin. Et là nous avons décidé qu'il fallait faire quelque chose contre l'U.N.E.F. qui prenait position pour le F.L.N. Tous les mouvements pour l'Algérie française étaient dissous. Nous avons publié un communiqué annonçant la création d'une Fédération des Étudiants nationalistes. Deux mois après paraissait le Manifeste de la Classe Soixante. Nous y définissions nos premiers jalons : l'homme, la patrie, la nation, l'Etat...

— Votre meilleur souvenir ?

— Le 27 octobre 1960, d'abord : nous étions une trentaine de militants perdus dans la salle de la Mutualité à Paris, au milieu de quatre ou cinq mille communistes. Nous avons quand même fait éclater des fumigènes et semé une belle panique dans la salle. Mais plusieurs d'entre nous ont été sérieusement amochés.

— A part ces réunions de militant, que faites-vous ?

— Nous n'arrêtons pas : il faut être constamment « présent ». Cela signifie être sur le terrain sans interruption, pouvoir partout répondre aux communistes et crypto, être sans cesse à même d'exploiter les situations qui se présentent et peuvent mettre en difficulté un adversaire ou une organisation entre les mains du régime. Nous fabriquons des tracts, souvent plusieurs par semaine, et il faut que nous aidions les petits groupes qui ne sont pas assez forts pour accomplir leurs opérations de propagande tout seuls. Nous réalisons des bulletins ronéotypés, dans les facultés ou dans les lycées. A Paris par exemple, il y a « *Volontaire* » pour les lycées, et « *Paris-droit nationaliste* ». En province, il y en a partout, une quarantaine au total. Certains sont même sortis quotidiennement pendant des semaines d'action. Nous vendons les *Cahiers Universitaires* à la criée, enfin...

— Ça, c'est la partie extérieure, reprend un autre militant, l'insigne Para à la boutonnière. Mais nous organisons le plus possible de sorties entre nous, de veillées, de séminaires d'études. Ainsi le 23 octobre et le 24 janvier sont pour nous des dates anniversaires — le soulèvement hongrois et la révolte populaire algéroise — que nous célébrons au cours de veillées, avec le style et l'ambiance que cela veut dire. C'est au cours de ces assemblées, qu'un militant est vraiment pris, engagé.

— Un jour, me raconte un peu plus tard François, nous avons demandé aux militants de nous

dire ce qu'ils feraient dans dix ans. Eh bien, tous nous ont répondu qu'ils seraient nationalistes et qu'ils poursuivraient le combat là où ils seraient.

Pour le moment, la Fédération des Etudiants Nationalistes s'organise, se renforce. Après une longue période de répression, subie avec succès, elle a réussi à émerger, à se faire connaître, à pouvoir s'exprimer. Ses responsables veulent à la fois étendre le mouvement au maximum : un mouvement de masse, si l'on veut, et former des cadres, des responsables qui prendront la suite :

— *Que pensez-vous de la droite ?*

— Qu'ils n'y a pas grand chose de bon, et que c'est vieux, usé, et toujours le règne de la combine...

— *Comment êtes-vous pour Tixier-Vignancour ?*

— Il n'est pas ce que nous appelons un homme de droite. C'est au contraire le seul représentant de toutes les forces d'opposition véritables au régime. La droite transige tout le temps avec De Gaulle, pas Tixier. Il se bat avec courage comme il s'est toujours battu. Et nous sommes avec lui.

— *Dernière question, que représentez-vous ?*

— Dans l'opposition, répond un responsable, nous sommes une sorte de fer de lance. Pour le régime, nous sommes le véritable ennemi. Pour l'instant ce n'est pas très important comme danger pour lui, car nous ne sommes pas assez proches du pouvoir. Il faut attendre trois ou quatre ans et alors, vous verrez, il trouvera de nouveaux prétextes pour nous envoyer en prison. Il aura encore plus

peur qu'aujourd'hui. Pour l'instant il y a six ou sept mille militants nationalistes en France, et plus d'une dizaine de milliers de sympathisants. Attendez que nous soyons le double : « Le Figaro » nous ouvrira ses colonnes !

Hier lundi commençait une nouvelle semaine d'action de la Fédération des Etudiants Nationalistes, à Paris, à Lyon, à Marseille ou à Toulon, dans toutes les villes de France, les militants nationalistes multipliaient les opérations de propagande. Nous avons voulu vous présenter quelques-uns des traits de caractère de ces militants.

Centre Jeune de Reportage.

L'adresse actuelle de la F.E.N. est : Boîte postale n° 50 05 Paris.

Après les bagarres du Quartier latin

Paris - Annonciation 21. XI. 64

Deux étudiants manifestants parlent

PAR L.N. KEMSKI

C'est au plus fort des manifestations d'hier soir au quartier Latin, alors que des

étudiants communistes, nationalistes, la police et les gardes mobiles s'affrontaient au hasard des charges et des barrages que notre collaborateur Lorrain-Noël Kemski

a interviewé dans chaque camp un manifestant :

Les deux jeunes gens dont nous reproduisons ci-dessous les déclarations ne sont ni

l'un ni l'autre des dirigeants mais des hommes de base. Hier soir, l'un et l'autre faisaient partie des troupes de choc. C'est sans doute ce qui explique que leurs témoignages

— radicalement contradictoires — se rejoignent dans une même déformation systématique des faits, dans le même aveuglement

UN COMMUNISTE :

“Que les fascistes aillent distribuer leurs âneries ailleurs”

A 7 h. 10, devant la librairie «Clarté», siège des étudiants communistes où stationnaient une cinquantaine de militants, j'ai engagé la conversation avec un jeune homme d'environ 22 ans qui m'a dit être étudiant communiste et préparer un certificat de sociologie en Sorbonne.

Par surprise

— Que se passe-t-il actuellement dans le secteur Sorbonne rue des Ecoles ?

— Pour le moment, pas grand-chose. Les fascistes ont essayé deux ou trois fois de s'infiltrer. Ce n'était pas très sérieux, ils sont repartis.

— Y a-t-il eu des bagarres mettant aux prises directement étudiants de gauche et de droite ?

— Pas ici. Ailleurs, cela m'étonnerait. Nous sommes partout prêts à nous défendre, et bien organisés. Et nous savons par expérience que les bandes à Tixier et la racaille O.A.S. n'attaquent que par surprise.

— Alors, désormais, c'est la guerre ?

— Pas forcément. Il suffit que les fascistes comprennent ceci : en mettant les choses au pire, ils représentent quelques centaines d'étudiants au maximum. Nous, les démocrates, nous sommes plusieurs dizaines de milliers.

— Les étudiants nationalistes vous accusent, vous, les étudiants communistes et les membres de l'U.N.E.F. de les brimer, de les empêcher de distribuer leurs tracts, de vendre leurs journaux. Est-ce exact ?

— Qu'ils aillent distribuer leurs âneries ailleurs...

La force

— Ils sont étudiants comme vous. Ils ont des droits.

— Peut-être. Mais nous n'avons pas l'intention de marchander avec eux. Nous sommes l'écrasante majorité. Nous avons la force. Le fascisme, ce n'est pas quelque chose que nous, étudiants communistes, puissions tolérer. Si le gouvernement gaulliste ne protégeait pas la F.E.N., il y a longtemps que nous aurions réglé le problème nous-mêmes.

— Le gouvernement protège la F.E.N. ? Que voulez-vous dire exactement ?

— Ils sont alliés, c'est évident.

— Comment cela ?

— La F.E.N. c'est la réunion des derniers résidus des assam-sins de l'O.A.S. Et sans l'O.A.S. de Gaulle ne serait pas au pouvoir. Il y a des réalités de personnes entre De Gaulle et Tixier. Mais cela ne va pas loin. Ils sont dans le même camp, le camp de la réaction.

Les effectifs

— Vous m'avez dit tout à l'heure que les étudiants fascistes n'étaient que quelques centaines. Croyez-vous réellement que si le gouvernement soutenait la F.E.N., celle-ci n'aurait pas les moyens d'augmenter ses effectifs ?

— De Gaulle n'a pas besoin que les fascistes soient nombreux. Il les utilise comme agents provocateurs, comme ce soir, avec l'idée bien arrêtée de torpiller l'U.N.E.F. et les organisations de gauche.

— Que prévoyez-vous de faire dans les jours qui viennent ?

— Nous resterons mobilisés pour défendre le Quartier latin contre les incursions des fascistes. Aussi longtemps qu'il le faudra.

UN NATIONALISTE :

“Nous avons un compte à régler avec les cocos”

A 6 h. 20, peu après un violent accrochage à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la rue du Sommerard, j'ai abordé près de la grille d'une boucherie de la rue Saint-Jacques, M. Jean-Pierre X... 17 ans, élève de 1re C au lycée Buffon, membre de la Fédération des étudiants nationalistes, qui était en train de ratisoler son veston.

Fendue en deux

— Monsieur, peuviez-vous me dire le but de la manifestation et quelles sont vos raisons d'y participer ?

— J'ai été à la réunion à la Mutualité... Je suis sorti avec des copains... Et voilà.

— Ce n'est pas simplement en sortant avec des copains que votre veste s'est fendue en deux, je présume ?

— Non, il y a eu des bagarres. La police occupe tout le quartier pour nous empêcher d'aller nous occuper des cocos. J'étais devant. Un filic a essayé de m'attraper par le col, ça a craqué.

— Vous êtes loin encore

d'avoir l'âge de voter ; depuis combien de temps vous occupez-vous de politique ?

— Je suis à la F.E.N. depuis mal dernier ; un copain y était, il m'en a parlé ; je suis devenu militant.

Contre les traitres

— Et si votre copain avait été à l'UNEF ? Vous seriez militant de l'UNEF aujourd'hui ?

— Non, non. Je n'ai pas de copain à l'UNEF, je suis contre les complices des félagas assam-sins, contre les traitres, contre les marxistes.

— Et c'est pour cela que vous manifestez ce soir ?

— Oui, j'ai écouté Tixier, le fils d'accord. Si de Gaulle est resté président de la République, la France est finie.

Rois nègres

— Croyez-vous que la guerre d'Algérie pouvait durer éternellement ?

— De Gaulle a fait tout ce qu'il a pu pour aider la rébellion. Et maintenant il gaspille le revenu de la France à entretenir des rois nègres et payer Ben Bella. Pendant ce temps, on ne fait rien en France pour

les étudiants, pour nous loger, pour l'équipement sportif.

— Et le 18 juin 1940 ?

— Je n'étais pas né. Je m'occupe de ce que je vois actuellement. Ça suffit.

— Pourquoi tenez-vous tellement ce soir à attaquer les communistes, M. Tixier-Vignancour, à la réunion, ne vous y a pas invité que je sache ?

— Non. C'est d'abord à De Gaulle que nous en voulons. Seulement de Gaulle et les communistes c'est pareil. C'est leur homme de paille.

— Sur quelles présumptions fondez-vous ce jugement ?

— Il y en a mille. De Gaulle subventionne l'U.N.E.F. Il fait régner la loi marxiste dans les Universités. Ce soir il a amené des dizaines de camions de gardes mobiles pour défendre ses chers amis moscoultres contre nous. Et nous, quand nous descendons dans la rue, on nous fait matraquer. Il est démanté l'O.T.A.N. Il est contre l'Europe.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Rejoindre mes copains. Continuer la manifestation. Depuis la guerre d'Algérie, nous avons un compte à régler avec les cocos.

ETRE COMMUNISTE OU NATIONALISTE

Le choix de l'avenir est simple

L'O.N.U. : une menace mortelle

L'Organisation des Nations Unies, en son vingtième anniversaire, se débat dans une crise sans précédent : crise financière, crise politique, crise « morale » même dit-on, — comme si l'on n'y avait jamais vu quelque moralité ! Le spectacle est en effet lamentable : on a proclamé 1965 « année de la coopération internationale aux Nations Unies », mais les Soviétiques, pourtant parmi les principaux intéressés par les actions subversives de l'O.N.U. en Occident, refusent de verser le moindre kopeck pour la couverture des frais occasionnés par les trois agressions des « casques bleus » contre le Katanga, mais Soekarno, auquel U Thant a fait cadeau de la Nouvelle-Guinée hollandaise, part en claquant la porte parce que la Malaisie ne lui a pas encore été livrée, mais un onusien typique tel que lord Gladwyn déclare que l'organisation « ne s'est pas montrée à la hauteur des grands espoirs d'il y a vingt ans », mais enfin certains Américains parmi les mieux intentionnés à l'égard de l'O.N.U. — par exemple, les éditorialistes des journaux new-yorkais *Times* et *Herald-Tribune* — se mettent à douter de son avenir.

André Villers, d'*Europe Magazine*, a qualifié l'O.N.U. de « machin pour nègres » ; il a raison. Mais pas seulement ça. Machin, farce, cirque où le grotesque le dispute à l'odieux, nous sommes d'accord. L'O.N.U. reste un danger sérieux pour l'Occident, je dirai même : une menace mortelle. Ce n'est pas pour rien que ceux qui la dirigent et la contrôlent de la coulisse se plaignent de sa *faiblesse* : ils souhaitent, en effet, qu'elle devienne assez forte, assez musclée — dollars américains, commissaires soviétiques et guerriers éthiopiens — pour nous imposer sa volonté. Oui ou non, est-ce pure coïncidence que, de Roosevelt à Johnson, tous les présidents américains (et tous des élus d'une finance interlope à convictions mondialistes), tous les dictateurs soviétiques, de Staline à

Kossyguine, aient approuvé l'O.N.U., demandant même son renforcement en compagnie de personnages aussi divers que le feu progressiste Jean XXIII, M. MacMillan du « vent du changement », l'ancien chef de bandes Tito, et plusieurs autres de moindre volume ?

Menace mortelle : faut-il, encore une fois, rappeler l'affaire du Katanga ? Un pays qui voulait se séparer du chaos congolais... Il fut impitoyablement occupé, avec les atrocités que l'on sait, par la soldatesque ignoble des Hammarskjöld et U Thant. Aux yeux des maîtres occultes de la maison de verre new-yorkaise, Tchombé, s'obstinant à défendre sa province natale, faisait figure de nationaliste attardé, et, avec ses déclarations contre les « capitalistes américains » (cuivre and co.) et les agitateurs communistes, d'affreux fasciste. Par ses origines, sa charte, sa nature, l'O.N.U. est fondamentalement, une organisation mondiale anti-nationaliste. L'O.N.U. est l'émanation du bloc capitalo-soviétique en guerre contre l'Axe, elle sort, en fait, de Yalta, où furent bazardees les souverainetés nationales d'innombrables pays, à commencer par la Pologne ; son premier acte fut l'institution du tribunal de Nuremberg où, pour la première fois dans l'histoire moderne, les dirigeants d'un Etat souverain (chefs politiques, diplomates, généraux et même *pléni-potentiaires*) furent jugés par des *étrangers* et condamnés à mort (Cas unique dans l'histoire moderne une fois encore : un rescapé de Nuremberg, reconnu pourtant innocent de « crimes de guerre » et de « crimes contre l'humanité, Rudolf Hess, est en prison depuis *plus de vingt ans*).

L'O.N.U. est contre les nations, contre le principe même de l'indépendance nationale. Nous devons devenir des « citoyens du monde ». Il est écrit dans sa Charte, cette charte à la rédaction de laquelle collabora si étroitement l'agent soviétique Alger Hiss : « Une idée fondamentale du statut est que les obligations internationales qui s'imposent aux individus *priment* leurs devoirs d'obéissance envers l'Etat dont ils sont ressortissants ». L'O.N.U. devenue forte, comme le souhaitent tous ses partisans, c'est la mort de l'Europe : non plus un déclin précipité, mais la chute finale. A la maison de verre de Manhattan, le nombre fait la loi. (Une

loi tant soit peu limitée dans ses effets, par le droit de veto accordé aux « grands » du Conseil de sécurité : mais U Thant propose de changer tout cela et d'accorder de plus grands pouvoirs à l'assemblée générale). « L'Organisation des Nations Unies, a écrit André Tilburck dans *Europe Magazine*, n'est rien d'autre que l'extension de la démocratie à toute notre planète. Ses fondateurs ont froidement décrété que la fameuse « égalité entre les hommes » existait également à l'échelle des nations, si bien que, dans leur extravagante comptabilité, le Yemen féodal et arriéré est devenu « l'égal » des Etats-Unis d'Amérique et le Kenya celui de l'Union soviétique.

L'O.N.U., en acceptant en son sein les représentants des pays occupés par les Soviétiques, justifie la main-mise rouge sur l'Europe orientale. L'O.N.U. sort de Yalta, et elle accepte les monstrueux marchandages de la conférence de Crimée ; de Katyn aux Simbas, elle accepte tous les crimes, toutes les atrocités commis par sa majorité soviéto-afroasiatique à l'assemblée générale. Ni les trente mille morts du soulèvement populaire hongrois de 1956, ni le rapt du Tibet par la Chine rouge, ni le viol de Goa par Nehru, ne l'ont émue. Elle est l'amie des tueurs Mau-Mau et des cannibales congolais. Elle protège le mur de la honte à Berlin. Elle cherche querelle depuis longtemps à l'Afrique du Sud et au Portugal. C'est une organisation venimeuse, malfaisante et dangereuse. A liquider, de même que toutes ses sucursales variées, notamment et surtout cette UNESCO, excellent fromage pour certains, remarquable appareil de « lessivage des cerveaux » pour les communistes, les « anti-racistes » (ou prétendus tels) et les avocats d'un monde unifié par les baïonnettes soviétiques et la haute-finance.

Pierre Hofstetter.

EUROPE ACTION

REVUE NATIONALISTE
D'ACTION EUROPEENNE
68, rue de Vaugirard
Paris, VI^e. Tél. 222.76.06.

DIRECTEUR :

Christian Poinignon

RÉDACTEUR EN CHEF :

Dominique Venner

COMITÉ DE RÉDACTION

Pierre d'Arribère, Coral,
Jean Denipierre, Gilles Four-
nier, Pierre Hofstetter, Pierre
Lamotte, Guy Lancelot, Fra-
nçoise Laroche, François
d'Orçival, Guy Persac

CORRESPONDANTS :

Allemagne :

Wolfgang Silling

Amerique Latine :

Erwin Ratz

Espagne :

Antonio Bernardo

Etats-Unis :

Pietr Wilkinson

Italie :

Antonio Lombardo

Portugal :

Zarco M. Ferreira

ABONNEMENT

Abonnement à la « Lettre

hebdomadaire seule. 30 F

(étranger : 40 F).

Abonnement à la revue men-

suelle seule. 20 F.

(étranger : 25 F).

Abonnements aux « Cahiers

trimestriels seuls. 20 F.

(étranger : 25 F).

Abonnement complet :

60 F. au lieu de 70 F.

(étranger : 75 F).

BULLETIN

D'ABONNEMENT

à retourner à

« Europe-Action »

68, rue de Vaugirard

Paris-6^e

Nom

Prénom

Age

Profession

Adresse

Ville

Département

Souscrit un abonnement :

(1)

A partir du N°

Et verse la somme de :

Par virement postal (2)

Chèque bancaire (2)

Mandat à CCP (2)

Libellé à l'ordre

d'Europe Action

C.C.P. Paris 21.684.41

(1) Hebdomadaire, mensuel,

trimestriel, complet.

(2) Rayer les mentions inu-

tilités.

Directeur de la publication :

Christian Poinignon. — Impri-

merie Dévé, Evreux. — Dépôt

légal : mars 1965. — Périodi-

icité mensuelle.

INDICATIFS

JUSTICE.

Etre mal logé, est sans doute fâcheux. Sous la V^e, il vaut mieux ne pas le dire. Pour n'y avoir pas pensé, M. Touboul a été condamné à 7 mois de prison. Marié, père de 3 enfants, français d'Algérie rapatrié en 1962, M. Touboul vivait depuis deux ans entassé avec sa famille à Paris, dans une pièce unique. Le 2 avril dernier, excédé par les lenteurs de l'administration, il se plaint au Service du Logement. On refuse de lui répondre. Il s'adresse au contrôleur principal. Le contrôleur répond en le faisant expulser par agent. M. Touboul bouscule l'agent. Il est déferé en justice. Le 27 janvier, la 14^e Chambre correctionnelle le condamne à un mois de prison. M. Touboul proteste de son innocence, à l'énoncé du jugement. Il reçoit, pour « outrages à magistrat », 6 mois de prison ferme supplémentaires. Il vaut mieux ne pas être rapatrié en 1965.

INCONSCIENT.

Un monsieur sans complexes, c'est le nommé Guy de Bosschère. « Agacé » par la lecture d'un livre récent, ce personnage jusqu'ici anonyme a fait part de ses réflexions sur le racisme dans une « Tribune Libre » de « Combat ». Il y écrit : « Ce mouvement de violence, voire de haine qui anime aujourd'hui certains africains, qu'est-il sinon... une réaction légitime d'autodéfense que le racisme blanc a tout fait, depuis des siècles, pour susciter » (sic), et plus loin « La vérité oblige à dire que si, dans le contexte colonial ou post-colonial actuel, le Noir est en droit d'invoquer quelques circonstances atténuantes à la décharge de son comportement violent et de son attitude de haine, le Blanc en revanche n'en peut invoquer aucune ». L'article est titré : « un racisme inconscient », mais pour ce qui est de l'inconscience dans le domaine du masochisme, nous savons où nous adresser.

MANUSCRIT.

Le Pouvoir s'est subitement avisé que Fernand Pouillon, l'escroc du C.N.L. libéré pour « déficience physique » et depuis lors allègrement évadé, se portait assez bien pour retourner en prison. C'est du moins la raison qu'il a donnée. En réalité, Fernand Pouillon s'exhibait moins qu'on ne l'a dit dans les cabarets parisiens. Il était surtout attaché à la publication de son deuxième livre : ses Mémoires. Et il est bien possible que ce soit là que le bât ait blessé. Les personnalités gaulistes qui ont couvert l'escroquerie du C.N.L., tenté d'étouffer le scandale, diminué les res-

ponsabilités, ont sans doute des craintes très légitimes à avoir sur le contenu du manuscrit des « Mémoires ». En tous cas, le juge Seligman a délivré une commission rogatoire pour en « rechercher et saisir le manuscrit ».

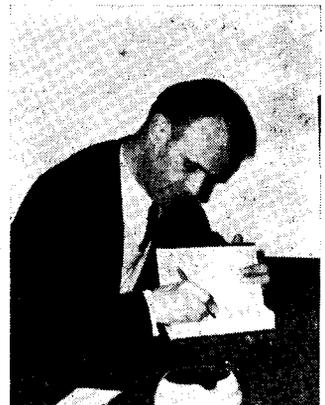
167.

Répondant à une question de M. Paul Coste-Floret, le secrétaire d'Etat chargé des Affaires Algériennes, a bien voulu préciser qu'en tout et pour tout 167 églises et chapelles sont encore ouvertes aujourd'hui au culte catholique en Algérie, sur 567 à la date de l'Indépendance. Les autres ont été « restituées » au F.L.N., et reconverties en mosquées. C'est sans doute ce qu'on appelle l'œcuménisme militant.

OUVRIERISME.

La recette pour devenir marxiste bon teint, antifasciste à tout crin, auteur d'un « Front Populaire », et finir par écrire « un jeune homme excentrique » ? C'est « l'Express » qui la donne. Il s'agit de Daniel Guérin : « Oui, Daniel Guérin a bien été cet enfant mal commode du Bd Saint-Michel, il a bien été cet élève du cours Hattemer, qui, les

passée à l'ennemi. Mama Onema, sorcière de son métier, avait été engagée par le général, et son salaire fixé à 3 millions. Or, elle n'a touché que 300.000 F, et s'est vue adjoindre deux « concurrentes ». Avec féticheuses et bagages, elle a rejoint le camp Tschombé.



D. du PUY-MONTBRUN

Signature des

« Chemins sans croix »

à la Librairie de l'Amitié.

(Lire le reportage de Guy Lancelot)

ARRETE.

Notre confrère Pierre Faillant de Villémarest, rédacteur depuis une dizaine d'années au service étranger de l'A.F.P., a été arrêté à Paris le 20 novembre 1964. Condamné par contumace le 16 juin précédant à 20 ans de détention pour « complot contre l'autorité de l'Etat », dans le cadre de la lutte pour l'Algérie française, son inculpation reposait en fait sur des accusations portées par des individus se trouvant soit en liberté, soit réfugiés à l'étranger dans des conditions suspectes. Entre janvier 1960 et janvier 1961, notre collaborateur avait fait l'objet de 3 gardes à vue, 5 perquisitions, et 19 jours de prison. Aujourd'hui, on lui a refusé le régime politique.

beaux jours venus, jouait au badminton sur les pelouses d'une demeure bourgeoise, avec d'alertes grand-mères. Le jeune qu'il était à 18 ans n'était au fond pas tellement excentrique : tout au plus n'aimait il pas les femmes (sic). Encore ses penchants étaient-ils plus « sociaux » que sexuels : en approchant les ouvriers — ah ! ces ouvriers des années 20, portant moustache, casquette et œil bleu — Daniel Guérin se révoltait contre un sexe, mais plus encore contre une classe ». Charmant.

SORCIERE.

Grave défaite pour les rebelles congolais : la féticheuse personnelle du « général » Olenga est

A la radio elle a lancé cette exhorté aux rebelles : « J'ai déterré et détruit les fétiches que j'avais préparés. Ils ne valent plus rien. Déposez les armes, si vous voulez vivre ». Mama travaille maintenant pour Léopoldville.

DISQUES

ALLEMANDS

Variétés - Folklore - classiques

documentation sur demande

La Maison du Disque

Haguenau (Bas-Rhin)

LIMOGES.

Cette fois-ci, c'est, semble-t-il, définitif : M. Trofim Lyssenko, grand maître de la biologie soviétique, et directeur de l'Institut de génétique de Moscou, a été limogé. Après 10 ans de dogmatisme, le pseudo-savant qui prétendait réviser la biologie pour l'accorder avec les théories marxistes, a enfin été jugé comme il le méritait. Mais les chercheurs qu'il a fait déporter pour crime de « biologie bourgeoise » ne ressusciteront pas pour autant. Tant pis pour ceux qui n'avaient pas compris au bon moment !

PORTUGAL.

Le président Salazar a dû faire face, début février, à de nouvelles manifestations étudiantes qui réclamaient le renvoi de son gouvernement. La police a arrêté une trentaine d'étudiants, meneurs du courant d'idées progressistes. Ces jeunes défenseurs du prolétariat opprimé se révèlent être sans exception des fils de « bonne famille », rejetons des meilleures familles bourgeoises de Lisbonne.

PRESSE.

La « conférence nationale » du parti communiste tenue début février a révélé la grave chute de diffusion de la presse du P.C.F. Sur 18.600 cellules, 8.600 ne diffusent pas « l'Humanité » ! Dans la Loire-Atlantique, 3,5 % à peine des électeurs communistes lisent ce quotidien. Depuis 1945, la presse quotidienne communiste n'a pas cessé de se restreindre. Ceci dit, il faut quand même rappeler que le parti communiste est le seul mouvement politique, en France, non-gouvernemental, à posséder une chaîne de journaux aussi importante, et à contrôler directement six quotidiens. Dans l'opinion, c'est un atout.

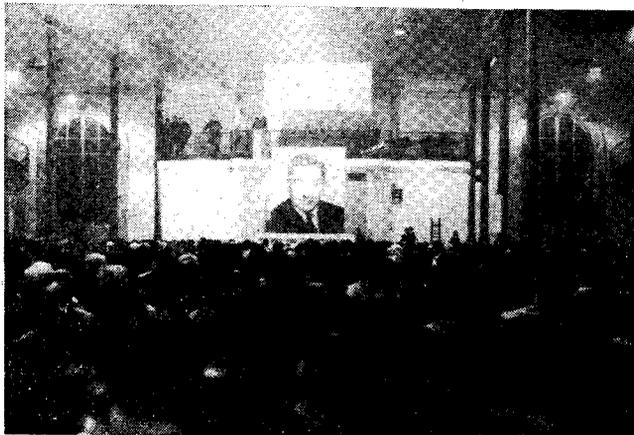
L'ESPOIR.

Le gaullisme a perdu son espoir, et ce n'est pas celui de Malraux. L'espoir de l'U.N.R., l'homme qu'on allait faire — dit-on — ministre, était le docteur Paul Guillon, député féal de la Vienne. Un homme de valeur assure-t-on, mais d'un « tempérament agité » : on lui savait

deux « dépressions qui furent suivies de fugues ». « De nature anxieuse, écrit *Le Monde*, assez timide, il était apparu, au cours de réunions du Conseil Municipal, à court d'arguments devant ses adversaires ». Le Dr Guillon se serait donné la mort, dans des conditions assez obscures. Cet agité ayant trouvé le temps, entre deux fugues, de travailler pendant la guerre en collaboration avec les services spéciaux, son entourage n'a pas fini de se poser des questions...

INVESTISSEMENTS.

« Dans 86 des sociétés allemandes les plus importantes, la majorité du capital appartient à des étrangers, révèle « le Courrier de Paul-Dehème » ; les sociétés à majorité étrangère représentent 10 % du chiffre d'affaires total de l'économie allemande et 20 % du chiffre d'affaires des 500 premières sociétés ; la valeur des participations étrangères dans les firmes d'ou-



T. V. A LILLE
Une foule enthousiaste

tre-Rhin était estimée, en 1964, à environ 40 milliards de DM, dont la moitié dans les sociétés anonymes. Savez-vous que les investissements américains représentaient de 10 à 11 milliards de DM, soit 30 % de ce total de 40 milliards, et que leur valeur cumulée depuis la fin de la guerre atteignait 1,8 milliard de dollars ; que pour 1962 et 1963, les investissements américains en Allemagne représentaient

L'ORIENT.

Dans le numéro 22 des « Cahiers Universitaires », il faut lire l'étude que François d'Orival a consacrée, sous le titre : « L'Orient peut-il vaincre l'Occident ? », aux problèmes des relations ethniques dans l'Histoire, et en particulier aux raisons pour lesquelles les doctrines déréalisantes ont pu s'infiltrer chez les peuples européens. Il écrit notamment : « A partir de l'instant où des hommes d'Occident avaient fondé logiquement au niveau des abstractions (idéogrammes) ce que l'Orient avait jusque-là conçu dans la confusion, ces idées devenaient diffusables ». L'ensemble du numéro comporte un grand nombre d'articles et de chroniques intéressantes (B.P. 76.06 Paris).

300 millions de \$ par an ? ». Grâce au chancelier Ehrhard, les Allemands vivent eux aussi à l'heure de « l'indépendance nationale » !

SAINT-PAULIEN.

Dans « Rivarol », Saint-Paulien rappelle : « Il y a vingt ans, le 22 février 1945, Jacques Doriot, président du PPF et du Comité de Libération Antibolchevik était tué par les rafales de deux avions-mitrailleurs, à peu de distance de l'aérodrome militaire de Mengen, au nord-est de Constance (...) Jacques Doriot vit toujours. Dans l'imagination des jeunes gens, il apparaît comme un personnage fabuleux, entouré de mystère. De vieilles photos leur montrent un colosse haranguant des foules hostiles, en souriant dans les tranchées et les forêts de Russie, en uniforme de la L.V.F. Pour les uns, c'est un renégat, un traître. Pour les autres, un révolutionnaire européen qui défendit vaillamment ses idées ».

« Lutter contre la faim dans le monde, par-delà les Mers, la couleur de la peau, les races. Partager à l'échelle de la terre, c'est toujours pour nous Nouvelles Frontières : c'est servir Dieu et son prochain ». Ce n'est pas du « Témoignage Chrétien », mais le titre de couverture de « Scout pionnier » (janvier). Les « pionniers » (finis les scouts) sont « dans le vent » (de l'histoire). Terminés les signes de piste, la chevalerie à la Baden-Powell. Maintenant, il faut travailler à la « campagne Jeunes pour le Développement » dont le « planning » est : « conseil d'entreprise sympa ! avec les guides et éclairceuses — rencontre TOP Tiers-Monde — envois d'unités-vie pour l'Afrique et Madagascar ». Du beau travail... d'avant-garde.

SCOUTISME.

SIONISME.

Rien ne s'arrange en Israël. Au 26^e congrès sioniste mondial, le Conseil de la Communauté sépharade de Jérusalem, a très énergiquement dénoncé « la discrimination raciale dont sont victimes en Israël les juifs sépharades » (d'origine orientale) de la part des juifs askenazes (d'origine européenne). Et le Dr Schetchmann, membre de l'Exécutif pour le Hérouth (parti israélien champion des sépharades) n'a pas hésité à dire leur mot à ses adversaires : ce sont des « racistes ». Encore un coup de l'internationale nazie !

MIGNON.

M. Benoît Mignon, « agent financier » de son état vient d'être condamné. Pour la troisième fois et pour le même motif : abus de confiance, escroqueries en divers registres, extorsion de fonds, etc... Il faut dire que M. Mignon (Benoît) a une chance que bien des détenus pourraient lui envier :

Vrais vins de vigneron
Eau de vie de pays

ANDRE DELACHAUX
171, rue du Général-Leclerc
Marlotte (S.-et-M.)

Tél. : 931-90-11

Pur rhum distillé
à la Guadeloupe

ALLEMAGNE.

Excellent démarrage du « Parti National-Démocrate allemand » formé à Hanovre voici quatre mois, et qui regroupe plusieurs partis d'opposition nationale en Allemagne : le « Deutschs-Reich-Partei », et le « Deutsche Par-

il est toujours condamné à des peines avec sursis. Jamais à de la prison ferme. Sans doute risquerait-on de froisser quelques personnalités en montrant trop de rigueur pour cet escroc au logement : son frère de lait est commissaire à la protection de Charles De Gaulle, à l'Élysée. Ceci explique-t-il cela ?

COLLABORATION.

S'il est quelqu'un qui aurait dû s'abstenir de collaborer avec le Régime, c'est bien le propre frère d'un combattant fusillé par le Pouvoir. C'est pourtant ce qui s'est passé à Marseille. M. Roger Piegts, dont le frère Claude a été condamné à mort et abattu en 1962, n'a pas hésité, en prévision des élections municipales, à « étudier les possibilités » du côté des listes gaullistes du Dr Comiti. Depuis, sur pression de la communauté des rapatriés, Roger Piegts a viré à nouveau,

ner comme exemple à des sympathisants qui sont censés poursuivre des objectifs diamétralement opposés.

A LA UNE.

Si l'émission télévisée de M. Lazareff « Cinq colonnes à la une » ne soulève pas toujours l'enthousiasme des foules, elle a au moins fait quelques heureux au P.C.F. Au lendemain de l'émission du 6 février, « l'Humanité » titrait : « Cinq colonnes qui en valaient huit ». Explication : l'envoyée spéciale du parti, Madeleine Riffaud, était présente quand fut tourné par les cameramen communistes du F.L.N., le film sur le Vietnam présenté pendant l'émission. Quelques jours plus tard, Madeleine Riffaud donnait sur le même sujet une conférence à la Mutualité. S'il n'y avait pas foule, ce n'était certainement pas de la faute du Régime !

CHAMPION.

« Rarement la disparition d'un homme d'Etat aura-t-elle fait autour d'elle l'unanimité du regret, de la peine, et de l'affection, comme celle de Winston Churchill. Les témoignages et les hommages viennent de tous les pays, de tous les horizons, mais ici, nous ne voulons retenir que les faits et les dates de la vie du défunt qui ont un rapport avec le Judaïsme, avec le Sionisme, et avec Israël. Ces faits et ces dates sont si nombreux et surtout si constants qu'ils témoignent que Churchill fut un ami et un défenseur des Juifs presque tout au long de sa longue et éclatante carrière. Il fut, au sens que les Juifs donnent traditionnellement à ce terme, un des « Hassidim oumot Haolam », un des Justes entre les Nations. Son apport aux progrès de la vie juive dans le monde et aux succès du Sionisme fut décisif et changea le cours de l'histoire juive ». Fermez le ban. C'est « la Terre Retrouvée », journal sioniste, qui salue la mort de l'« Hassid » Churchill.

coupé les contacts et s'est mis en tête de présenter une liste pied-noir. On veut bien. Mais le premier geste demeure. A Marseille, qui fera encore confiance à Roger Piegts ?

LECTURES.

« La lettre d'Information » de M. Georges Sauge du 2 février conseille à ses lecteurs, comme particulièrement « Bienfaisant à tous », le livre de Martin Luther King, qui vient de paraître en France. On peut s'étonner d'un tel choix. Il est vraisemblable que M. Sauge, qui a fait profession d'anticommunisme, ignore que le pasteur King, organisateur des manifestations et des émeutes noires aux U.S.A., a reçu sa formation au centre de formation communiste de Monteagle dans le Tennessee. Dans ces conditions, il peut paraître curieux de le don-

la construction automobile a acheté plus de procédés à l'étranger qu'elle ne leur en a vendu. Ces faits illustrent à quel point sont graves les conséquences du refus, par le pouvoir, d'accorder à la recherche scientifique les crédits nécessaires. Dans les branches industrielles les plus évoluées techniquement, les brevets d'origine étrangère, américaine surtout, sont majoritaires : plus de 4 inventions extérieures pour une présentée par nos chercheurs ! L'industrie française se laisse dominer sur son propre terrain. Cela finira par lui coûter très cher.

ETUDIANTS.

Le conflit rebondit entre le P.C. et l'Union des Etudiants Communistes. A quelques jours de son congrès, l'U.E.C., qui accuse le P.C. de « Stalinsme dogmatique », a appelé à son aide les intellectuels communistes : une centaine d'entre eux ont adressé au parti une lettre de solidarité mesurée avec les étudiants, et exigé un libre débat interne. Le P.C. a condamné leur activité fractionnelle. On pourrait bien assister à quelques nouvelles exclusions. C'est en tout cas la plus importante démarche oppositionnelle de la part des intellectuels du parti depuis l'affaire de Hongrie.

JOANOVICI.

Encore un deuil pour le Régime. Joseph Joanovici, « M. Jo » pour ses amis, est mort. Emigré d'origine douteuse, M. Jo était arrivé en France en 1936, où il s'était bientôt bâti un empire dans la récupération des vieux métaux. « Chiffonnier milliardaire » de profession, Joanovici pouvait se permettre en 1939 d'avoir l'administration à sa botte, en 1941 les faveurs de l'occupant avec lequel il met sur pied un commerce fructueux, en 1944 les honneurs des « libérateurs » auxquels il révèle ses « faits de résistance ». Comme les plaisanteries ont quand même une fin, M. Joanovici fut condamné à la bagatelle de 1.100 millions d'amende. Il résolut le problème en s'envolant sous un faux nom en Israël. Revenu en France, il y est mort « humble et ignoré » nous apprend la presse, qui voudrait bien en faire un héros.

VICTIMES.

Comme on le sait, la république fédérale allemande met une bonne volonté évidente à verser, à titre de « réparations », plusieurs milliards de DM aux « victimes du nazisme ». C'est son droit, même si l'Allemagne de l'Est n'a pas elle, de ces scrupules. Il est cependant curieux, souligne la revue « l'Est européen », que ces versements soient pratiquement réservés aux persécutés « pour des raisons raciales » et pas aux prisonniers de guerre qui se retrouveront pourtant avec les dits « persécutés » dans les mêmes camps. En particulier les ukrainiens et les ressortissants des républiques socialistes vivant actuellement à l'Ouest ont les plus grandes peines à toucher quelques indemnités. Y aurait-il de bonnes et de mauvaises victimes ?

DECEPTION.

Tout comme aux plus beaux jours de la bataille d'Alger, « le Monde » est de nouveau saisi en Algérie. L'un de ses chroniqueurs, M. Jean-François Kahn y a commis la « faute » d'avouer que sa visite à « l'Algérie Nouvelle » n'a guère répondu à ses désirs. Tout y est : la dégradation des immeubles, les appartements vides, le chômage distingué des muscadins de l'indépendance, les grands magasins fermés, l'exil volontaire des derniers européens, l'extension des taudis de banlieue, l'échec de la campagne d'alphabétisation. Et pour finir, le comble : « Un commerçant algérien faisait cette réflexion curieuse au passage d'un chef d'Etat africain dans la capitale : « Encore un qui vient nous demander de l'argent ». Les fellagha cartiéristes !

**POUR LA CHASSE AUX NAZIS
SOUSCRIVEZ !**

— par cheque barré, cheque postal (Paris 27216 ou Paris 1022 82) à la LICIA, 40 —

LE DROIT DE VIVRE (Fév. 65)

Une bonne affaire financière

BREVETS.

En 1963, aucune grande industrie française n'équilibrerait plus sa balance de « licences ». Même

« de profession, Joanovici pouvait se permettre en 1939 d'avoir l'administration à sa botte, en 1941 les faveurs de l'occupant avec lequel il met sur pied un commerce fructueux, en 1944 les honneurs des « libérateurs » auxquels il révèle ses « faits de résistance ». Comme les plaisanteries ont quand même une fin, M. Joanovici fut condamné à la bagatelle de 1.100 millions d'amende. Il résolut le problème en s'envolant sous un faux nom en Israël. Revenu en France, il y est mort « humble et ignoré » nous apprend la presse, qui voudrait bien en faire un héros.

ALLOGENES.

Au cours d'un entretien accordé au « Monde », M. Safi Boudissa, ministre algérien du travail, a donné d'importantes précisions sur les occupations de ses ressortissants séjournant en France, 225.380 travailleurs algériens occupent un emploi à l'heure actuelle, a-t-il déclaré, en se félicitant de la « compréhension » de M. Gilbert Grandval, 225.380 ! Et nous hébergeons — les chiffres ont été confirmés — plus d'un million d'arabes. Problème : que font les autres ? Du tourisme ou de l'occupation ?

**CLOT SEUL
LOSELEC
CHATAIGNE** C.F.
Les plus puissants du monde
LA CLÔTURE ÉLECTRIQUE
30 Rue Saint-Augustin, PARIS-2^e - OPÉ. 68.45

ARCHITECTURE.

« Le Parthénon ? Une hérésie ! ». Cette phrase vigoureuse, c'est une fête pensante de la « nouvelle architecture » qui la lance. Il s'appelle Pascal Hausermann. Il a 28 ans et part en guerre contre l'architecture « périmée ». « Nos murs sont toujours verticaux, définitifs. Tous ces angles ? De la place perdue » (sic). Ce qu'il faut, c'est faire « de la coquille préfabriquée ! » La « coquille » repose sur pilonis préhistoriques, et on l'installe avec une clé anglaise. Ce qui permet de « rompre avec les Grecs », pour « rendre nos contemporains aux délices utérines de la grotte » (sic). De « l'ultra-moderne », au bout du compte !

GENOCIDE.

Agitation à Belgrade, où la revue « Delo » a publié une enquête du professeur M. Mihajlov, sur le monde concentrationnaire soviétique. Dans ce texte, rédigé retour de Moscou, Mihajlov écrivait que ce sont les soviétiques, et non les nazis, qui ont les premiers créé un camp de génocide. Après avoir été normalement mis en vente, le numéro a été finalement saisi. Dans l'organe de la Ligue des Communistes Yougoslaves, un certain M. Bogitchevitch prend à partie l'article en question, mais se garde bien de traiter du fond. « Cela ne mérite pas polémique » assure-t-il ! Ce qui est plus prudent.

CONFERENCE-DEBAT.

Les « Cahiers Universitaires », revue des étudiants nationalistes ont pris une excellente initiative qui contribuera fortement à démolir l'image primaire que donne des jeunes militants la « grande » presse d'information. Ils ont organisé, le vendredi 5 mars, au théâtre de l'Alliance Française, (101, Bd Raspail, Paris 6^e), une conférence-débat sur le thème : « Pour une nouvelle critique du cinéma ». Y ont participé, Maurice Bardèche, Jacques Laurent, Jean Aurel, qui vient de réaliser « De l'Amour », Jacques Doniol-Valcroze, le fondateur des « Cahiers du Cinéma », Henry Chapier, de « Combat » et François Vinneuil, de « Spectacle du Monde ».

EBLOUSSANT !

Remis des émotions que lui avait causées un délicat procès pour affaire de mœurs, le « fou chantant », Charles Trenet, se lance dans la littérature. Son premier roman, sorti chez Grasset, va s'appeler « Un noir éblouissant ». Tout un programme, que le chroniqueur de service à « Combat » a bien voulu détailler : « C'est un fragment de l'autobiographie d'un nègre américain à la peau dorée, au pro-

fil grec (sic) et aux cheveux blonds par l'eau oxygénée, à qui ce masque de Blanc permet, au moins l'été où les Blancs s'efforcent de ressembler aux Noirs, de jouer au Don Juan éternel ». Eblouissant !

LIBERTE.

Le colonel Rémy évoquant dans l'*Aurore* l'indignation suscitée par l'interdiction faite au S.P.E.S. de se rendre à Notre-Dame, écrit : « mal informés, et l'unisant dans leur réprobation qu'ils se croyaient en droit de témoigner au cardinal Félin, les détenus politiques de Toul commettaient l'injustice de se détourner de leur aumônier... » Le colonel ignore sans doute que les éléments intégristes interdisent en effet l'accès de la prison à l'aumônier qui n'y pouvait mais, tandis que les détenus nationalistes non-catholiques lui faisaient savoir qu'ils assureraient sa sécurité afin de protéger la liberté du culte...

PHALANGE.

Réunie à Madrid, l'Assemblée des anciens membres de la Jeunesse Phalangiste, a réaffirmé son opposition au franquisme, et dénoncé « la désertion en masse, la trahison et le manque de doctrine des vieux dirigeants de la Phalange ». Devant 600 délégués, M. Manuel del Castillo, délégué de Madrid, a précisé ses revendications de l'Assemblée : référendum populaire, création d'une centrale syndicale ouvrière totalement indépendante, lutte contre l'oligarchie des 500 familles « qui dominent le pays », socialisation de l'enseignement à tous les degrés. Tous ces points sont contraires à la « doctrine officielle ».

GENEREUSE.

Elle était belle. Elle était attendue, la Grande amnistie gaulleuse de fin d'année. Elle est venue. Trois mois après, les comptes sont clairs : vingt-six détenus politiques seulement sont sortis des bastilles du Régime. Il y en avait encore 684 ! A la prison de Toul, aucun détenu n'a été libéré en vertu de « l'Amnistie ». Et sur le nombre des heureux, 22 auraient déjà dû être libérés depuis plusieurs mois, avant pour la plupart déjà achevé leurs peines. Les autres ? d'anciens prisonniers relâchés depuis belle lurette et qui se sont vus blanchis d'un coup sans l'avoir demandé.

Denise TROGNEE achète

Meubles, bibelots, tableaux, argenterie
EXPERTISES ET PARTAGES
DE SUCCESSION
83, rue Legendre — Paris 17^e
10 à 18 h. - Tél. : 228-07-11 -
Le soir : 647-78-87

Une conception globale

de la « révolution nationaliste »

Selon un processus fréquent, *Europe-Action* n'était, au début, qu'une revue, éditée par la société de presse et d'édition Saint-Just, fondée le 15 décembre 1960, par Mme Suzanne Gingembre, épouse de Maurice Gingembre, ex-trésorier de l'O.A.S. ; M. Dominique Venner, ancien membre de *Jeune Nation* (organisation dissoute en 1958), condamné à trois ans de prison avec sursis pour complot contre l'autorité de l'Etat en 1963, et M. Jacques de Larocque-Latour, condamné à un an de prison en 1961 pour sa participation au « complot de Paris ». Mme Suzanne Gingembre, qui gère la Librairie de l'Amitié, rue Cassette, s'emploie à diffuser auprès de sa clientèle tous les ouvrages et la presse nationalistes. Outre sa revue mensuelle *Europe-Action* publiée aussi une feuille hebdomadaire polygraphiée et des « cahiers trimestriels ».

En octobre 1964, des comités de soutien ont été constitués pour favoriser, en principe, la diffusion de ces publications. Ils se sont implantés tant bien que mal dans la région parisienne et dans plusieurs villes, Toulouse, Lyon,

Marseille, notamment. Les comités recrutent surtout parmi les adhérents de la F.E.N. Les anciens membres de *Jeune Nation*, du parti nationaliste, du parti patriote révolutionnaire, qu'avait fondé M. Biaggi, et ils attirent parfois des rapatriés. Leurs effectifs sont de l'ordre de quelques centaines de militants, des militants très actifs. *Europe-Action* se veut différente de son aînée *Jeune Nation*. Selon M. Venner, la doctrine de la nouvelle organisation propose une conception globale de la révolution nationaliste. « Mais nous ne sommes pas des excités », précise-t-il. Ni des utopiques, car il ajoute : « Nous ne croyons pas au succès rapide de l'opposition nationale, mais nous représentons beaucoup sur le plan potentiel. » Sans tendresse pour les anciens, M. Venner poursuit : « La lucidité dans l'opposition nationale est assez relative. Elle réfléchit peu, elle manque de discernement dans le choix de ses chefs (exemple : de Gaulle en 1958). Les nationalistes n'aiment pas réfléchir, c'est notre travail de les y inciter. »

Le nationalisme de papa

A la question : Pourquoi *Europe-Action* ? Front, le bulletin du comité de soutien du Gard et du Vaucluse, répond en expliquant que les jeunes nationalistes voient plus loin que leurs prédécesseurs ; ils ont constaté que « les méthodes et les idées de leurs pères s'usent sur les réalités du présent », que « le nationalisme de Barrès faisait date ». « Aussi leur premier soin fut-il d'oublier la « ligne bleue des Vosges » pour fixer leurs regards sur ces multiples ennemis qui, de toutes parts, montaient à l'assaut de la nation, la gagnaient, sapèrent son moral et réduisirent son peuple à un troupeau d'esclaves. Très vite la conjoncture mondiale fit apparaître que la France n'était pas seule visée [...]. Français, Allemands, Belges, Portugais, etc., doivent être solidaires, par delà les différences qui les caractérisent et qui constituent les aspects particuliers d'un nationalisme commun aux Européens. »

L'échec de l'aventure algérienne a donc débouché sur l'aventure européenne. M. Dominique Venner explique que la perte de l'Algérie a consacré la fin du colonialisme européen et qu'elle a provoqué une mutation politique dans l'opinion. « Désormais », dit-il, « lorsqu'un homme d'origine européenne est assassiné en Afrique, c'est une victime, alors qu'auparavant c'était un oppresseur. » Un nouvel état d'esprit s'est créé, que reflètent par exemple, estime-t-il, les articles de Raymond Cartier. Il s'agit, pour *Europe-Action*, de l'utiliser, et, en tenant compte du phénomène européen, d'affirmer la supériorité d'une civilisation de plus en plus unitaire, d'empêcher que les Occidentaux continuent de « s'aliéner inconsciemment au nom de la liberté et de l'égalité » et de retrouver les valeurs « qui nous sont propres ». *Europe-Action* veut dégager l'individu « de la masse et de l'emprise de l'Etat » afin de lui offrir, au niveau de sa personne « une vie intense ». « En ce sens nous nous distinguons du fascisme », affirme M. Venner. Les publications des éditions Saint-Just font la part belle à tout ce qui concerne « la chasse au Blanc en Afrique », la criminalité algérienne en France, bref aux thèmes empreints de racisme. Cette

campagne tend à prouver qu'une forte implantation allogène menace la communauté française. Pour ceux qui la mènent, elle a surtout pour objet de mettre en lumière des problèmes « les plus aisément perceptibles par l'opinion publique ». Les « comités de soutien » d'*Europe-Action* sont très engagés dans la campagne électorale de M. Tixier-Vignancour. Cette candidature, outre qu'elle favorise — à leurs yeux — l'unité de l'opposition nationale, permet aux nationalistes de pénétrer dans des milieux qui ordinairement leur sont fermés. Si les militants d'*Europe-Action* se dépensent beaucoup pour M. Tixier-Vignancour c'est parce qu'ils ont tout à gagner dans cette entreprise. Se considérant comme « le fer de lance du nationalisme » ils disent : « Ce n'est jamais le saindoux qui attaque le couteau... »

A propos de M. Tixier-Vignancour Front, l'organe du comité de soutien du Gard et du Vaucluse, déclare sans tarder « *Europe-Action* a donné son adhésion totale à cette candidature. Les raisons en sont simples. Même si la bataille est électoralement perdue d'avance, cela n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est le renouveau que cela apporte, la licence de propagande tolérée. La possibilité pour l'opposition nationale de n'être plus une pièce de musée, mais un corps politique agissant. »

Cette ambition se réalise parfois. C'est ainsi qu'au mois de janvier dernier, à Avignon, une assistance nombreuse, parmi laquelle figuraient de nombreux notables, des conseillers municipaux notamment, a applaudi MM. Venner et Le Cap, membres du comité Tixier-Vignancour de Marseille. Si les réunions d'*Europe-Action* ont un certain succès dans le Midi de la France c'est, principalement, parce qu'elles bénéficient d'un préjugé favorable des

NOUVEAUX VISAGES DE L'EXTRÊME DROITE I. - Même si la bataille est perdue d'avance...

Par ANDRÉ LAURENS

LE MONDE

28 février-1^{er} mars 1965

A SAINT-DENIS, LES COMMUNISTES ONT PEUR

Le fascisme à visage découvert au carrefour des 4 rues !

par Pierre PASCAL

C'est sous ce titre terrifiant, on en conviendra, qu'un tract était récemment distribué un dimanche matin par les communistes. De quel s'agit-il ? En l'occurrence de ceel... des jeunes gens sont venus à plusieurs reprises, à St-Denis, vendre le mensuel nationaliste « Europe-Action », journal qui, avec d'autres, dénonce les dangers que fait courir à la France l'invasion algérienne. Non seulement ces jeunes gens ont vendu leur feuille, mais ils ont crié quelques slogans afin d'annoncer leurs couleurs : « Halte à l'invasion algérienne », « Pas de logements pour les Noirs », « Pas d'argent pour l'Afrique », etc. On peut bien sûr ne pas être d'accord avec les positions défendues par « Europe-Action », mais enfin, nous sommes en République et chacun est bien libre de vendre le journal qui lui plaît sur la voie publique, pourvu que, ce faisant, il ne soit pas en contradiction avec la loi, après tout, cela fait bien vingt ans que nous sommes obligés de supporter les insanités de « l'Huma-Dimanche » et nous n'avons jamais lancé des appels à l'émeute pour autant. C'est que quant à nous, une des libertés essentielles pour un citoyen libre est celle de faire entendre sa voix, alors que pour les communistes la liberté d'expression cela s'appelle avoir le droit de faire de la propagande communiste exclusivement. Ceux qui ont l'habitude de tenir le pavé de St-Denis depuis 1944, considèrent notre ville et quelques autres comme une véritable chasse gardée et n'admettent point que l'on vienne y défendre un autre point de vue que le leur, d'où leur courroux.

Dénoncer les dangers que représente pour notre population la présence d'un million d'alloènes sur notre sol, c'est être raciste, Hitler était raciste, donc tout raciste est hitlerien, par conséquent « Europe-Action », le « Dionysien » et tous ceux qui signalent le péril sont des fascistes, c'est-à-dire des gens qui approuvent Oradour et Buchenwald, bref, des monstres avec qui l'on ne discute pas mais que l'on écrase du pied comme l'on ferait de vipères mal-faisantes, venimeuses, et lubriques bien entendu, puisque l'épithète est définitivement accolée au nom. Telle est la technique ! Ainsi donc, se défendre contre le crime, se défendre contre les maladies venimeuses, c'est être raciste, Bigre, de même Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, de même, dans ces conditions, bien des gens vont découvrir qu'il n'y a pas de racisme sans le savoir, eux non plus. Admettons donc cette incroyable révélation et admettons donc que 80 % des Français partagent les idées de Hitler sur ce point (les 20 % communistes n'étant point dans le coup, puisqu'ils s'accrochent au poignard et de la vérité) qu'est-ce que cela prouverait en admettant qu'il y ait un semblant de commencement de vérité dans tout cela ? Rigoureusement rien, et il est bon qu'il en soit ainsi, car s'il en était autrement, que ne pourrait-on pas ? Hitler aimait, paraît-il, les valseuses viennoises, Johann Strauss est à rayer du répertoire, et ainsi de suite. Cela vous paraît grotesque, indigne de l'élève de philosophie le moins doué pour la logique, c'est pourtant le raisonnement des penseurs de la rue de Chateaudun, qui bien ils sont idiots, ce que je ne puis plus, ni bien ils prennent pour des idiots, pour des idiots, ce que je ne puis plus.

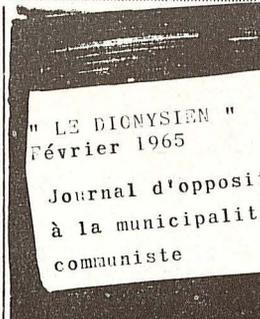
Revenons à des choses sérieuses et rappelons quelle est notre position.

Nous ne voulons de haine raciale, nous ne demandons pas de mesures discriminatoires à l'encontre des Algériens et des Noirs, nous demandons simplement qu'ils ne soient plus traités comme des ressortissants privilégiés, mais comme des étrangers ordinaires. Nous demandons qu'ils ne puissent venir s'installer en France que dans la mesure où ils auront un contrat de travail, nous demandons à ce qu'ils soient soumis à un contrôle médical sérieux à leur arrivée et durant leur séjour dans notre pays, ce n'est pas notre faute si 40 % des vénériens de la région parisienne sont des Arabes ou des Noirs, nous ne voulons pas laisser contaminer notre population, nous ne voulons pas que la France devienne le dispensaire de l'Afrique. Nous voulons que des mesures de sécurité soient prises, ce n'est pas notre faute si 40 % des méfaits de toutes sortes sont commis par les alloènes dans la région parisienne toujours. Nous ne voulons plus non plus gaspiller 3 milliards par jour à construire des palais de marbre rose aux potentats africains, alors qu'il y a tant à faire chez nous. Nous voulons aussi rester nous-mêmes, à St-Denis, le mait 1 Algérien sur 7 enfants, à ce taux nous ne serons plus chez nous avant la fin du siècle et la basilique aura été transformée en mosquée.

Nous ne mettons pas sur le même plan nos plus les Africains d'une part, et les Espagnols, les Portugais et les Italiens d'autre part, les seconds viennent en France pour travailler, ils ne nous amènent ni la maladie, ni le crime, ils s'intègrent avec bonheur à la nation française, ce point d'une génération, ils sont donc pour elle un facteur positif, toutefois, il ne nous appartient pas de nourrir leurs familles restées au pays mieux que celles de nos propres ouvriers en France.

Telle est notre position, telle est celle d'« Europe-Action » et nous sommes d'accord avec ce journal sur ce point, nous le disons sans ambage.

Où est le fascisme dans tout cela ? Nulle part et les communistes le savent bien, ce qui les emme c'est que nous engageons le combat sur un terrain où ne les suivront pas la majorité de leurs propres partisans. Nous ne sommes pourtant pas près de nous taire



SAINT-DENIS c'est le fief du « parti ». La chasse gardée où Auguste Gillot, ci-devant maire, et ses sbires ont installé la république idéale des « camarades », une douillette sinécure que rien ne semblait menacer.

Quand apparut, certain dimanche, un groupe de Volontaires d'Europe-Action, en plein cœur du fief, le C.D.H. de service faillit en avaler son paquet d'Huma. Un, deux, plusieurs dimanches. Et chaque fois le nombre d'Europe-Action diffusé augmentait.

Les cocos prirent peur. A la veille des élections municipales comment tolérer d'être tourné en ridicule et entendre dénoncer leur politique qui transforme Saint-Denis en médina ? Un monde !

LE 7 février sortait un premier tract incitant la population à manifester violemment son opposition à Europe-Action. Mais la population fit la sourde oreille. Le dimanche suivant, le maire Gillot ceint de son écharpe rameuta les ivrogne du quartier, les troupes de choc du F.L.N., les employés municipaux et lança ce beau monde à l'assaut de nos militants. Mal lui en prit. Le 28 février, les Volontaires étaient encore là. Les cocos décidèrent la mobilisation générale. Mais lorsque 500 braillards amenés des banlieues voisines furent enfin rassemblés devant la mairie, les Volontaires avaient disparu.

C'est alors que l'apoplexie menaça la municipalité : Dominique Venner viendrait parler à Saint-Denis le 4 mars. Les « camarades » firent front. Courageusement. Onze « gorilles » rendirent visite à la propriétaire de la salle, pas pour jouer au 4-21 ! Puis la pauvre femme fut convoquée à la mairie... les menaces étaient précises. Ainsi la salle fut-elle retirée.

DANS le même temps, avec le même courage et le même désir de libre confrontation des idées, Fernand Grenier député communiste de Saint-Denis dans une question écrite au ministre gaulliste de l'Intérieur demandait l'interdiction d'Europe-Action.

En attendant, les affaires du « parti » ne vont pas pour le mieux à Saint-Denis. Sur les murs, des inscriptions ont fait leur apparition : « Voter Gillot c'est voter bicot »... Tandis que « Le Dionysien », seul journal non communiste de la région, dénonce les attaques menées contre nos Volontaires.

Pour la première fois depuis 20 ans Saint-Denis bouge. Et cette agitation ne s'arrêtera que lorsque les communistes seront chassés de cette ville qui doit redevenir un symbole d'unité pour notre Peuple.

A paraître à la S.E.R.P.

dans la collection « Hommes et Faits du XX^e siècle »

le premier disque de la série

LE III^{ème} REICH

“Voix et Chants de la Révolution Allemande”

De la prise du pouvoir à l'aube de la II^e guerre mondiale, l'histoire sonore de la révolution nationale-socialiste en Allemagne. Avec les voix de Hidenburg, Hitler, Goering, Goebbels, etc... et les chants des différentes organisations : Jeunesse, Front de Travail, S.A., S.S. Une collection de documents authentiques unique en son genre.

33 tours 30 cm : 30 F. (Franco : 33 F.)

En vente chez tous les bons libraires et discaires et à la :

S. E. R. P.

6, rue de Beanne — PARIS 7^e - Tél. : BAB. 41.75 — C.C.P. PARIS 20.033.49 — Catalogue sur demande



Amis de Province ou de Paris

CONFIEZ TOUTES VOS COMMANDES
DE LIVRES

à la

librairie de l'amitié

LA LIBRAIRIE DE L'OPPOSITION NATIONALE

Vous aiderez ainsi notre action

32, rue Cassette — PARIS-VI^e

(Angle rue de Vaugirard) Tél. : 222.76.06

ouverte de 10 heures à 20 heures

Adresser le courrier :

LIBRAIRIE DE L'AMITIE
68, rue de Vaugirard — Paris-6^e